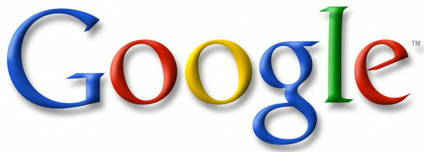
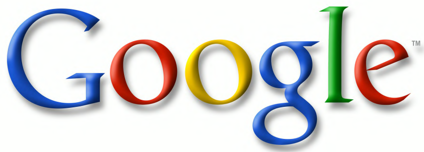
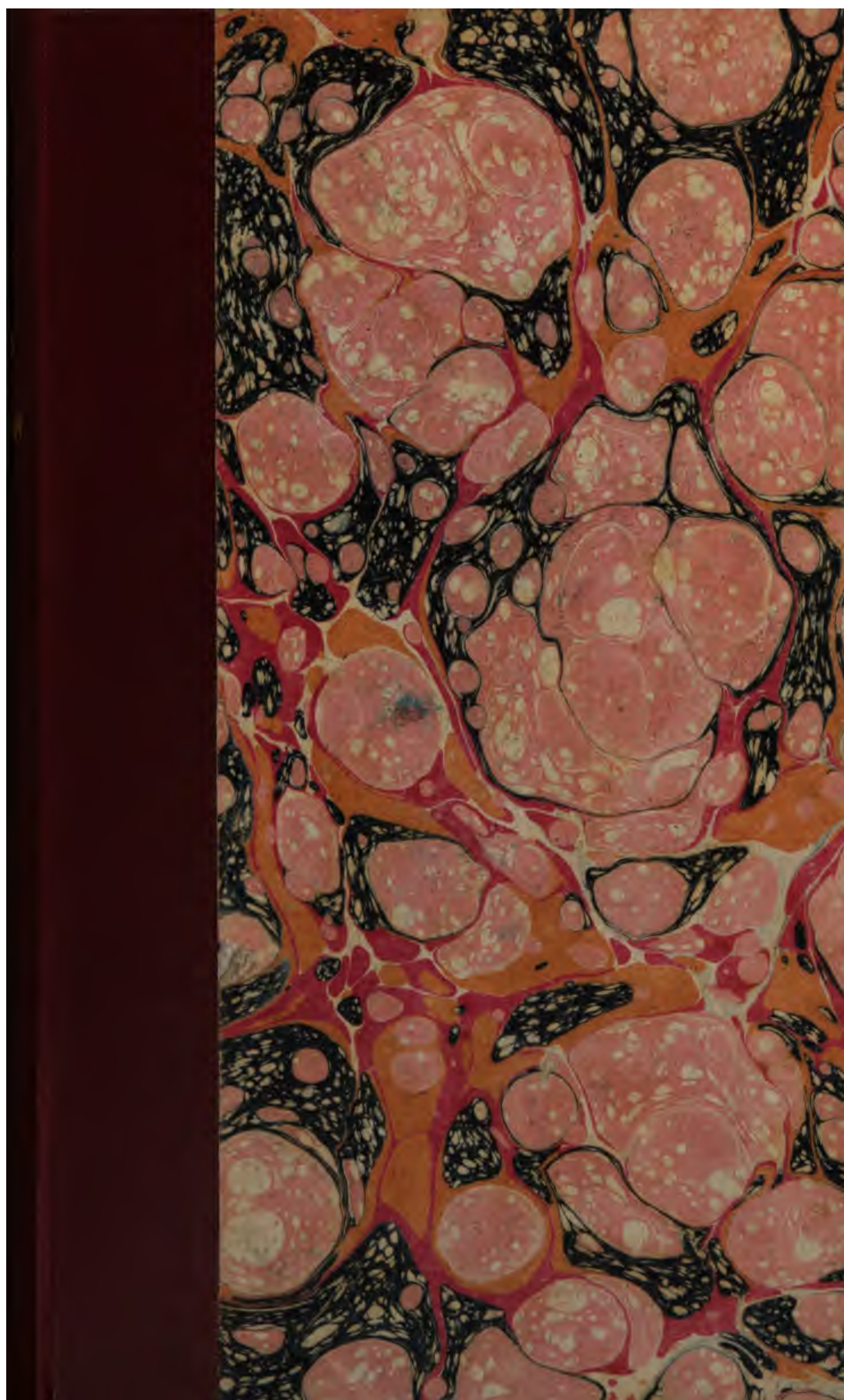
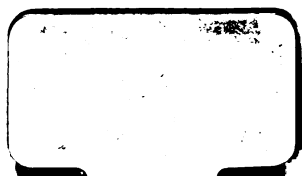







TAYLOR · INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA





LES

HAUTS FAITS D'ESPLANDIAN.

SUITE D'AMADIS DES GAULES.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN-FRANÇOIS JOLLY.

Et se vend à Paris chez la veuve PISSOT, *à la descente du Pont Neuf.*

M. DCC. LI.



LES HAUTS FAITS D'ESPLANDIAN.

SUITE D'AMADIS DES GAULES.

SECONDE PARTIE.

LA clarté n'étoit pas encore assez grande pour reconnaitre l'endroit où l'on étoit; ainsi Esplandian fit allumer un grand feu pour réchauffer les gens du vaisseau, lui-même & le Roi de Dace qui

étoient tranſis de froid, & leurs habits pénêtrés d'eau. A peine ils entouroient le feu, que leurs oreilles furent frapées d'un bruit terrible, mêlé de hurlemens affreux, qui partoient du haut de la roche. La lune qui commençoit à ſe dégager des nuages qui obſcurciſſoient le ciel, leur donna tout à coup une clarté ſi vive, qu'Eſplandian voulut monter au ſommet de la roche pour découvrir le païs, & voir s'il étoit auſſi peu habité qu'il le paroiſſoit. Cependant comme il y avoit peu de sûreté à s'expoſer à cette marche, on en détourna le Prince, qui remit au grand jour à contenter ſa curioſité. Au ſoleil

levant Esplandian éxamina la roche, & la reconnut pour celle de la Dame Enchanteresse, où il avoit été porté dans la Grande Serpènte, le jour même qu'il fut armé Chevalier. Il en avertit le Roi de Dace, & fut obligé de lui conter la conquête de sa merveilleuse épée, la mort du serpent, & tout ce qu'il avoit vû dans un lieu si éxtraordinaire, ce que sa modestie lui avoit fait cacher jusques alors.

Gandalin aïant écouté attentivement le Prince, l'assura qu'Amadis avoit passé dans cette isle, & qu'il avoit été témoin de toutes les merveilles dont Esplandian venoit de faire le récit,

qu'il avoit même eu l'honneur de l'y rencontrer, avec le Prince Graſſandor : il ajouta, qu'Amadis n'avoit pu parvenir à terminer l'aventure de l'épée, aïant connu par les inſcriptions qu'elle étoit réſervée à Eſplandian. J'y étois, pourſuivit Gandalin, pour chercher un Chevalier qui emmenoit de force une très-belle Dame ; & la fortune qui m'avoit ſéparé d'Amadis, me la fit retrouver en ce même lieu. Mais je ne pûs faire réſoudre ce Chevalier à quitter la Dame enlevée ; elle-même tournant ſon averſion en amour, ſuivit de bon gré le Chevalier raviſſeur, aïant apris que c'étoit par la plus vio-

lente passion du monde qu'il avoit conçu le dessein de l'enlever.

Ah ! dit Carmelle, emportée par l'excès de la sienne, on ne doit donc jamais désespérer de rien, & tant que je vivrai j'espérerai. Esplandian rougit & elle aussi : mais le jeune Prince changeant de conversation, dans la crainte de donner une espérance inutile à cette belle fille, dit qu'il alloit essayer de lever la tombe dont il leur avoit parlé.

Le Roi de Dace le pria de permettre qu'il partageât cette gloire avec lui ; Esplandian y consentit volontiers, & ces deux Princes, suivis seulement de Car-

melle, & de leurs écuyers, qui portoient quelques vivres, laisserent les autres gens du vaisseau sur le bord de la mer, avec ordre de les attendre. Ils monterent la roche, & arriverent au premier hermitage à la nuit tombante; ils y trouverent la grande idôle qu'Esplandian avoit déja vû, ils furent d'abord très-incommodés par la quantité de serpens qui alloient boire à un grand lac au dessus de la grotte. Leurs sifflemens effroyables auroient rempli de terreur l'ame la plus ferme; mais comme l'entrée de cette grotte étoit bouchée d'une grosse pierre, & que l'épée d'Esplan-

dian avoit la vertu d'écarter les bêtes venimeuſes, ils paſſerent la nuit aſſez tranquillement. Au point du jour ils reprirent leur marche, & vinrent juſqu'à un vieux château ruiné, devant lequel étoit le lac des ſerpens; ils parvinrent enfin au palais de la Dame Enchantereſſe, dont ils trouverent les portes fermées. Eſplandian d'un coup de pié les ouvrit; tous entrerent dans l'endroit où étoit la tombe luiſante & le lion deſſus. Je ne pus lever cette lame quand je vins ici, dit Eſplandian, je vous prie de l'eſſayer tous, enſuite je verrai moi-même ſi je ſuis devenu plus fort. A ces paroles le Roi de Dace ſe mit en

devoir de lever ce criſtal, qui étoit épais de trois doigts, mais ni lui, ni Gandalin, ni Enil ne purent en venir à bout. Voïons donc, dit Eſplandian, ſi je ſerai plus heureux. Alors prenant cette lame des deux mains, il l'enleva ſans effort; le Roi de Dace, Carmelle & les deux écuyers, en jetterent des cris de joie : ſous cette piéce de criſtal, ils aperçurent une pierre d'azur, ou plutôt de turquoiſe, ſi belle & ſi bleuë, qu'elle charmoit la vûë. Eſplandian l'ôta auſſi aisément, & vit qu'elle couvroit un coffre de cédre, ſi odoriférant qu'il répandit une odeur admirable dans toute la chambre. Ce cof-

fre étoit fermé par une ſerrure d'émeraude à clé de diamant, & cette clé tenoit à une petite chaîne d'or. Eſplandian ouvrit le coffre, & ils virent tous, avec la derniére ſurpriſe, une grande ſtatuë d'or maſſif, dont l'habillement n'étoit composé que de perles, de diamans, & autres pierres précieuſes, ſi bien aſſorties & ſi bien miſes en œuvre, que le travail devoit s'eſtimer autant que les richeſſes qui le compoſoient. La couronne que cette ſtatuë avoit ſur la tête, étoit formée d'eſcarboucles, & autres pierres qui repréſentoient des lettres grecques, & on liſoit diſtinctement ces mots: JUPITER

EST LE GRAND DIEU DES DIEUX.

La statuë avoit dans sa main droite une table d'or, sur laquelle cette prophêtie étoit gravée.

„ Au tems à venir, que mon
„ grand savoir sera perdu, l'es-
„ clave de l'esclave enfermé ci-
„ dedans, & la vie restituée,
„ par qui la mort est causée, les
„ ouailles grecques, nourries
„ longuement en doux pâtura-
„ ges, seront contraintes de vi-
„ vre d'une herbe plus amère
„ que le fiel, par la grande guer-
„ re que leur feront les loups
„ marins affamés; desquels le
„ nombre sera si éxcessif, qu'ils
„ couvriront la mer en plu-

» ſieurs lieux, de ſorte que ces
» pauvres brebiettes, en leur
» grande forêt, & pluſieurs de
» leurs agneaux morts & lacé-
» rés, leur paſteur aïant quaſi
» perdu l'eſpérance de les con-
» ſervèr, pleurera leur fin mal-
» heureuſe, avec angoiſſe de
» cœur & d'eſprit. Lors ſur-
» viendra le faon du brave lion,
» par le moïen duquel cette
» troupe de loups ſera chaſsée
» & défaite, lequel ôtera néan-
» moins au grand paſteur ſa
» puiſſance, & la mieux aimée
» de ſes ouailles, qu'il ſaiſira tel-
» lement que les fortes dents &
» ongles aigus jouïront de ſon
» cœur, demeurant le reſte du

„ troupeau au pouvoir de lui &
„ de sa fiére compagnie ; dont
„ peu après arrivera que la dé-
„ ceptive & grande Serpente,
„ l'épée enchantée & cette hau-
„ te roche s'abîmeront au fond
„ de la mer pontique, & ne
„ seront plus vûs jamais d'au-
„ cun homme vivant.

Quoiqu'Esplandian entendît & lût parfaitement le grec, cependant il ne pût jamais apliquer cette prophêtie, ni y rien comprendre : aussi, sans s'amuser à vouloir rien éxpliquer, il éxamina comment il pourroit emporter au plutôt toutes ces richesses dans son vaisseau : les vivres commençant à man-

quer, le conseil fut bientôt pris; Esplandian chargea Carmelle de porter le lion, Gandalin & Enil se chargerent du coffre de cédre où étoit la grande statuë. Ils partirent alors, & étant venus coucher à l'hermitage, le lendemain ils se rendirent de bonne heure où étoient leurs compagnons. La mer étant apaisée, & le vent fort bon, ils remonterent tous dans le vaisseau.

Esplandian ne voulant arriver à Constantinople que dans la grande Serpente, fit ordonner au pilote de prendre la route de la Montagne Défenduë. En chemin le Roi de Dace, qui parloit avec Esplandian de la lettre

de l'Infante Léonorine, demanda au Prince s'il vouloit qu'il allât savoir à Constantinople si Gastilles ne s'étoit point trompé en écrivant si cruellement de la part de la Princesse ; & si ce n'étoit pas une adresse pour forcer Esplandian d'y arriver plutôt qu'il n'avoit résolu. Mon frere, mon ami, dit le tendre Esplandian, vous ne pouvez jamais me donner une plus grande joie que d'éxécuter cette résolution. J'irai vous attendre où je vous trouvai avec Frandalo, quand nous revînmes du siége de la Montagne Défenduë; vous me rendrez la vie si vous m'aprenez que l'Infante n'a point pour

moi changé de façon de penser. Assurez-vous, dit le jeune Roi de Dace, que je ferai bien mon devoir pour vous servir. Alors le Roi de Dace fit aprocher du vaisseau la barque qui y étoit attachée, il y descendit après avoir embrasé Esplandian ; & suivi de peu de ses gens, il partit, laissant le Prince aussi affligé de son départ, que rempli de joie de sa généreuse amitié.

Si Esplandian fut ravi de voir partir le jeune Roi de Dace, il avoit été bien touché de le voir s'éxposer pour lui aux plus affreux dangers. Car pour le dire en deux mots, la nüit qui suivit son départ du vaisseau d'Esplan-

dian, il fut accueilli d'une si terrible tempête, que le pilote ne sachant plus que devenir, abandonna la barque aux flots; ils errerent pendant quarante jours sur des mers inconnuës, & il leur arriva tant d'aventures, qu'il est impossible de les raconter ici. Il suffit de savoir que les vivres leur manquant, ils furent obligés de surgir à l'isle du géant Draphion, où le Roi de Dace & son écuyer perdirent l'entendement, par la vertu de l'eau de la fontaine d'Oubli, qui avoit sa source dans cette isle. Ils furent pris & renfermés dans une cruelle prison; une très-belle fille qui devint amoureuse du jeune Roi, lui

lui fit recouvrer la ſanté, lui donna des armes, des chevaux, & un vaiſſeau ſur lequel elle s'embarqua avec lui, & côtoïant la Marche Tréviſanne, ils deſcendirent dans une iſle où on alloit brûler une jeune femme, parce que nul Chevalier ne ſe préſentoit pour ſoutenir ſa querelle; le Roi la défendit, vainquit ſon ennemi, & emmena cette Dame. Six jours après, en paſſant le long d'une plage, il découvrit une tour où étoit enfermée une fort belle fille. Le Seigneur de l'iſle la tenoit priſonniére pour la raiſon qu'elle conta au jeune Roi par ſa fenêtre, qui avoit vûë ſur la mer.

Cette confidence extraordinaire, toucha le Prince de compassion, il descendit pour l'amour d'elle dans cette isle pour combatre son persécuteur, & délivra cette pauvre captive.

Esplandian occupé seulement de son projet, vint ancrer à l'endroit où il avoit donné parole au Roi de Dace de l'attendre; il y demeura deux semaines, au bout desquelles n'entendant aucune nouvelle de ce Prince, & craignant qu'il n'eût péri, il entra dans sa chambre avec Carmelle & Gandalin qu'il apella, pour leur demander conseil sur ce qu'il avoit à faire en cette occasion. Ma chere Carmelle, dit-il

à cette belle fille, dites-moi ce que je dois faire; car ceux qui sont possedés d'un violent amour, sont peu capables de prendre de sages résolutions; je compte sur votre amitié, & sur la fidélité avec laquelle vous m'êtes attachée; soïez mon guide, puisque je ne puis me fier à moi-même. Seigneur, répondit-elle, vous avez raison d'être sûr de mon attachement; je défie qui que ce soit de pouvoir l'égaler: mais si l'amour trouble la saine raison, vous savez que je ne devrois pas être consultée. Cependant le plaisir que je sens à vous voir, est le plus grand reméde que je puisse aporter à mon mal.

Reposez-vous donc sur moi des intérêts de votre cœur, je ne veux vivre que pour vous rendre heureux, & je mourrai contente si j'y réüssis. Après cela, sans donner le tems à Esplandian de répondre à un discours aussi généreux qu'obligeant, elle poursuivit ainsi :

Il me semble qu'il ne faut plus perdre de tems, & que vous devez aller droit à Constantinople. J'ai pensé au moïen de vous introduire chez l'Infante, vous ne serez vû que d'elle ; vous vous montrerez après si vous le voulez. Hé, comment ferez-vous, ma chere Carmelle ? dit le Prince charmé de cette idée. Seigneur,

répliqua-t'elle, nous irons jusqu'au port; là vous vous cacherez, & après avoir offert à la belle Léonorine la statuë d'or & les autres richesses que vous avez conquises, je ferai porter dans son cabinet le coffre de bois de cédre où vous serez enfermé, & je l'avertirai de ne l'ouvrir que quand elle sera seule.

Mais, dit le Prince surpris de cette invention, n'est-ce point hazarder l'honneur de l'Infante, & irriter l'Empereur son pere, en arrivant ainsi à sa Cour, quand il a daigné me presser d'y venir? Reposez-vous sur mes soins de tous ces inconvéniens, interrompit Carmelle, je saurai

prévoir tout. Ce qu'une femme entreprend, est toujours suivi du succès. Je m'abandonne donc à vous tout entier, s'écria le Prince, en tendant la main à Carmelle, & je ne veux plus rien examiner. Carmelle baisa la main d'Esplandian, en la serrant tendrement. Alors ce Prince apella le pilote, & ordonna qu'on fit voile vers Constantinople. Pendant la route Carmelle, Gandalin & Enil, tinrent conseil avec Esplandian, & conclurent qu'il falloit qu'il se cachât au fond de calo dès qu'ils aborderoient. Ils porterent le coffre de cédre sur le tillac, & le couvrirent des superbes lames

de turquoises & de cristal; aïant ensuite fait descendre le Prince où ils avoient dessein de le cacher, ils entrerent heureusement dans le port. Gandalin qui étoit fort connu à la Cour, descendit avec Carmelle & Enil, & ils allerent ensemble saluer l'Empereur qui les reçut très-favorablement. Quoique je n'espére plus, dit ce Prince, de voir le Chevalieur de la verte-épée, je vous suplie, vous sur tout, Gandalin, de m'en dire des nouvelles. Seigneur, répondit Gandalin, en le saluant très-respectueusement, il y a fort long-tems que je l'ai quitté pour suivre le Prince Esplandian son fils : mais Votre

Majeſté n'ignore pas que le Roi Liſuart l'a couronné Roi de la Grand'Bretagne. Je le ſai, dit l'Empereur, & je lui ai envoyé faire compliment. Et vous, dit-il, en s'adreſſant à la belle Carmelle, n'avez-vous point changé de façon de penſer, & avez-vous conſervé la paſſion dont votre cœur étoit ſi glorieuſement rempli pour l'illuſtre Eſplandian ?

Seigneur, reprit-elle avec une aſſurance noble, s'il eſt quelque changement dans mon cœur, c'eſt par l'augmentation qu'il a reçu de mon attachement & de mon admiration pour un Prince digne de l'amour de tout l'univers : s'il plaiſoit à Votre Ma-

jesté de vouloir bien descendre vers le pont, vous verriez que les dons que j'aporte de sa part à la Princesse Léonorine, méritent bien qu'on fasse cas d'un Prince si généreux.

Volontiers, répondit l'Empereur en riant, vous parlez de façon à m'éxciter à vous demander cette grace plutôt qu'à vous l'accorder. Alors l'Empereur sortit, & vint dans le vaisseau d'Esplandian, où Carmelle, Gandalin & Enil lui étalerent les richesses qu'Esplandian destinoit à l'Infante.

Ce que vous voyez, Seigneur, dit Carmelle à l'Empereur, a demeuré deux cent ans dans le

palais de la Dame Enchantereſ-ſe; il étoit reſervé au ſeul Eſplandian de venir à bout de cette aventure; mille & mille Chevaliers avant lui ont inutilement tenté de la mettre à fin : le redoutable Amadis même n'y réüſſit pas, & ne pût ſeulement entrer dans le lieu où le treſor étoit enfermé. La valeur, ou plutôt la fortune d'Eſplandian, l'à conduit dans ce lieu dangereux, où par de glorieux exploits il a mit fin à l'enchantement; & s'eſt rendu poſſeſſeur d'un bien qui a fait l'ambition des plus grands Rois.

Vraiment, répondit l'Empereur qui venoit d'achever de lire l'inſ-

cription de la statuë, je ne vois rien de si beau que tout cela, & de si curieux en même tems que cette prophêtie, qui cependant doit donner de l'effroi. Seigneur, dit Carmelle, j'espere que la Princesse voudra bien recevoir cet hommage, & ne pas dédaigner, pour son Chevalier, le Prince qui ose le lui offrir. Je le pense, dit l'Empereur en souriant; toutefois je n'en sai rien: mais je donnerois encore tous ces trésors, s'ils étoient à moi, pour avoir à ma Cour celui qui les a conquis; ainsi remportez ces richesses, si vous voulez, & dites au Prince Esplandian, que sa présence seule peut l'acquitter

envers moi de l'amitié que j'ai pour lui. Car le méchant peut bien desirer l'or & l'argent, mais non-pas la vertu, elle ne se donne qu'à celui qui la cherche : Seigneur, répondit Carmelle, permettez que je fasse porter ces présens dans l'apartement de l'Infante, c'est ma commission, il faut que je la remplisse. Faites ce qui vous est ordonné, dit l'Empereur ; je crois que ma fille ne refusera pas de si belles choses, non par leur valeur, mais par le bien que je veux à celui qui l'envoye, ce qu'elle n'ignore pas. Alors l'Empereur sortit du vaisseau, après avoir dit à Carmelle que l'Infante

avoit ſuivi l'Impératrice à une maiſon de campagne qui étoit à un mille de Conſtantinople ; & qu'elle pouvoit faire porter dans ſon apartement les préſens que ſon Chevalier lui envoïoit. Tout le reſte de la ſoirée il ne fut queſtion à la Cour que de la magnificence de ces préſens ; l'Empereur ne pouvoit ſe laſſer d'en parler, & d'en admirer la ſingularité.

Pendant ce tems Carmelle, pour éxécuter ſon projet, alla tirer Eſplandian de la Chambre dans laquelle il étoit caché, & l'enferma dans le coffre, mais de façon qu'il pouvoit y reſter ſans incommodité. Alors elle

le fit porter dans l'apartement de la Princesse, avec la statuë & le lion de cristal inconnu, ainsi qu'elle en avoit reçu l'ordre de l'Empereur. Ces riches présens ne furent pas plutôt placés que, l'Impératrice étant de retour, l'Infante rentra chez-elle, déjà instruite des dons de son Chevalier, & très-curieuse de juger par elle-même des beautés dont on l'avoit prévenu.

L'Infante apercevant Carmelle, vint au devant de cette belle fille qui s'avançoit pour la saluer: Madame, dit-elle à la Princesse, l'illustre Esplandian prend la liberté de mettre à vos piés ce qu'il vient de conquérir par sa

bonne fortune, & il vous en fait hommage, pour vous montrer le desir qu'il a d'être avoüé votre Chevalier. Trouvez bon, ajouta-t'elle tout de suite, que ce soit à deux conditions; la premiére, que vous ne verrez que demain matin ce qu'enferme le coffre de cédre, dont je vous aporterai la clé; la seconde, que vous voudrez bien me donner le coffre pour l'emporter à l'hermitage de mon pere, afin que lui & moi nous y enfermions les os de Matroco, mon Seigneur & mon Maître avant Esplandian, & que ce Prince vainquit en combat singulier. Ma chère amie, dit la Princesse, il n'est pas difficile de

vous accorder ce que vous demandez : mais je ne puis concevoir ce qui empêche Eſplandian de venir à une Cour où il eſt ſi ardamment deſiré. Vous ſaurez tout cela demain, Madame, reprit Carmelle; cependant ordonnez, s'il vous plaît, que toutes ces choſes précieuſes ſoient portées dans votre cabinet, & enfermées ſous votre clé. La Princeſſe l'ordonna ; & malgré la curioſité des Dames qui avoient ſuivi l'Infante, Carmelle ne voulut point ſortir que la Princeſſe n'eut pris la clé du Cabinet. En ſortant elle tira l'Infante un peu à part, & lui remettant la clé du coffre : Madame, dit-elle,

elle, je vous laiſſe dans ce coffre deux tréſors d'ineſtimable valeur; & quoique la difference en ſoit grande, quand vous en ferez ſeule la diſtinction, vous jugerez ſans doute que cette clé renferme la choſe que vous avez le plus deſiré. Alors ſans attendre la réponſe de la Princeſſe, elle la ſalua & ſe retira dans le vaiſſeau avec Gandalin & Enil, laiſſant l'Infante dans un trouble ſans pareil. Elle s'étoit mis en tête que ce coffre renfermoit le corps d'Eſplandian, & que Carmelle avoit voulu lui faire entendre qu'il étoit mort, ſans le dire ouvertement.

Cette cruelle pensée ſaiſit ſi

fort la jeune Léonorine, que congédiant toutes ſes Dames, & ne retenant près d'elle que la Reine Ménoreſſe, elle ſe jetta ſur ſon lit, où ſes larmes coulerent avec abondance au travers de mille ſanglots. La Reine étonnée de voir ce changement ſubit, s'aprocha toute effrayée du lit de l'Infante, & la prenant dans ſes bras: mon Dieu, ma belle Princeſſe, qu'eſt-ce donc que ceci? & que vous eſt-il arrivé? Léonorine preſſée de ſa douleur, fut longtems à répondre aux amitiés de la Reine, que par des ſoûpirs & des pleurs. Cette princeſſe véritablement touchée de la douleur exceſſive de l'In-

fante, la pressa très-tendrement de vouloir bien la lui confier, l'assurant qu'elle y chercheroit le reméde le plus prompt. Hélas! ma Reine, reprit enfin la Princesse, quel reméde y a-t'il à celle qui veut mourir, & qui n'envisage pas un autre bonheur? O ciel! dit la Reine, vous me dites une chose si terrible, sans m'en aprendre le sujet? Récompensez-vous ainsi l'amitié que je vous ai voüée? L'estimez-vous assez peu pour me cacher le fond de votre cœur, quand je sacrifierois pour vous non-seulement ma vie, mais mon honneur même. Non, ma chere Reine, répondit l'Infante toute

en larmes, & en rendant à la Reine toutes ſes careſſes; j'eſtime votre amitié ce qu'elle vaut, & vous allez connaitre combien j'en fais cas. Aprenez donc, ajouta-t'elle en pouſſant un profond ſoûpir, que lorſque Carmelle vint ici la premiére fois nous aporter des nouvelles du Prince Eſplandian, & l'offrir à l'Empereur pour ſervir dans ſes armées, ſelon la promeſſe d'Amadis ſon pere, elle cacha ſous ce voîle le véritable motif de ſon ambaſſade; c'étoit l'amour que ce jeune Prince avoit pris pour moi; elle me l'avoua quelques jours aprés ſon arrivée, & me peignit avec des couleurs ſi vi-

ves la paſſion de ſon Maître, & ſes admirables qualités, que je commencai à l'écouter, & peu à peu à ſentir pour lui ce que Carmelle me juroit qu'il ſentoit pour moi. La renommée de ſes éxploits aida encore à ma défaite; & je dis à Carmelle que je l'accepterois volontiers pour mon Chevalier, s'il étoit tel qu'elle me le repréſentoit. Depuis le départ de cette fille, le feu qui me conſumoit s'eſt accru, & je deſirois d'en voir l'objet, avec une impatience qui n'avoit rien d'égal que mon amour. L'eſpérance de le voir ſoutenoit mon tourment, ou du moins l'apaiſoit un peu; mais

malheureuse! au moment que je suis prête à recevoir la récompense de mes peines, je suis tombée dans un gouffre de désespoir. Carmelle en me parlant tout bas de ce qui est dans le coffre de cédre, m'a fait entendre que le corps du malheureux Esplandian y est renfermé; il est vraisemblable que ce pauvre Prince a desiré de m'être aporté, pour que je le plaignisse & le pleurasse toute ma vie. A ces derniéres paroles l'Infante saisie de la plus vive douleur, tomba privée de sentiment dans les bras de la Reine. Ménoresse étonnée de voir une si sage Princesse éprise d'un amour si vio-

lent, pour un jeune Prince qu'elle ne connoissoit point, étoit très-embarrassée sur le choix des conseils qu'elle devoit lui donner, & encore plus de la voir évanouie, n'osant apeller au secours. Enfin elle prit de l'eau, lui jetta au visage, & la frottant de précieuses essences, elle lui vit ouvrir les yeux. Quand elle eut un peu repris ses esprits: comment, Princesse, lui dit la Reine, c'est sur une si légère parole que celle de Carmelle, que vous vous jettez dans un tel désespoir? Quand Esplandian seroit mort, votre douleur lui rendroit-elle la vie? Et voulez-vous que l'univers aprenne que

vous mourez pour un Prince que vous n'avez jamais vû ? Laissez-moi, dit-elle tout de suite, aller ouvrir ce coffre, il renferme un mistére que je veux éclaircir avant de vous conseiller. Ah ! ma cousine, dit l'Infante, si vous y trouvez Esplandian mort, assurez-vous que je lui tiendrai bientôt compagnie. Je vous conjure, reprit la Reine, de ne vous point affliger avant le tems, & de tâcher de rapeller la raison dont vous êtes si capable. Voilà la clé du coffre, dit la Princesse, allez, ma Reine, & ne tardez pas. Ménoresse prit la clé des mains de l'Infante, & alla droit au coffre pour l'ouvrir;

puis y entendant quelque bruit, elle demanda ſi quelqu'un étoit là dedans. Eſplandian, à qui le tems avoit paru des ſiécles, répondit promptement: oui, Madame. Hé! qui êtes-vous? dit la Reine. Je ſuis, reprit le Prince, l'heureux ou l'infortuné Eſplandian, qui me ſuis enfermé ici pour recevoir la mort ou la vie, ſelon qu'il plaira à l'adorable Léonorine d'en ordonner. La Reine alors ouvrit le coffre, Eſplandian en ſortit, & la ſalua très-profondément; mais fort étonné, cependant, de voir une Dame d'un âge qui ne quadroit pas à ce qu'on lui avoit dit de celui de l'Infante. Seigneur, lui

dit-elle, je ſuis la Reine Ménoreſſe dont vous avez pû entendre parler, & j'ai voulu moi-même vous tirer de cette priſon pour rendre ſervice à l'Infante & à vous. Nous n'avons pas de tems à perdre; tenez-vous ici, je vais amener la Princeſſe.

Eſplandian n'eut pas le tems de la remercier, car elle rentra avec précipitation dans la chambre. L'Infante trembloit d'apprendre la mort du jeune Prince; mais la phiſionomie gaïe de Ménoreſſe, commença de la raſſurer. Madame, dit-elle à l'Infante, plus l'hiver a été rude, plus le printems eſt beau. Venez donc voir un mort qui parle à

merveille, & qui conſerve toute ſa beauté dans l'horreur du tombeau. Léonorine ſentit ſon cœur treſſaillir d'une joie ſi vive à ces paroles, qu'elle penſa encore s'évanouir. Elle ſe leva ſans avoir la force de parler, & courut à ſon cabinet, à l'entrée duquel étoit le beau Prince, qui auſſitôt qu'il la vit ſe jetta à ſes genoux, & lui prit la main qu'il baiſa avec une grande tendreſſe.

L'Infante perdant en ce moment toute retenuë, & ſe laiſſant aller aux plus vifs tranſports de ſa joie, ſe précipita dans les bras d'Eſplandian, le baiſant & l'embraſſant comme ſi elle l'eut vû, aimé & connu toute ſa vie. Si la

Reine Ménoresse ne l'eut un peu retirée, en lui faisant quelques reproches de sa légereté, ces deux jeunes amans seroient sans doute morts de plaisir dans l'éxcès de leurs transports. Esplandian en recevant les caresses que lui prodiguoit l'Infante, n'épargnoit pas non-plus les siennes, & ne demeuroit pas assurément en reste. Madame, dit enfin la Reine, il me semble que vous feriez mieux de conduire ce Prince dans votre chambre, que de le laisser ainsi à vos genoux si mal à son aise.

Vous avez raison, ma cousine, reprit l'Infante, mais comme il m'a fait soûpirer après sa

préſence pendant deux années, je veux le tenir déſormais ſi près de moi qu'il ne puiſſe plus m'échaper, tant ſa vûë me plaît & me ravit. Alors elle lui donna la main pour le relever : mais Eſplandian ne le voulut qu'après qu'elle lui eut expliqué pourquoi le Prince Gaſtilles lui avoit écrit de ſa part des choſes auſſi dures que celles qui étoient dans ſa lettre. La Princeſſe répondit tendrement à cette queſtion, & lui avoua que ſon abſence lui avoit causé tant d'ennuis, qu'elle avoit eſſayé, de le piquer pour voir ſi cette façon d'agir ne le forceroit pas à venir plutôt ſe juſtifier, ou ſavoir la cauſe de ſa mauvaiſe humeur.

Eſplandian ravi de cette nouvelle preuve d'amour, jura à l'Infante qu'il ne lui donneroit jamais lieu de ſe plaindre de lui. Elle l'embraſſa encore pour preuve qu'elle lui pardonnoit, & lui fit promettre qu'il reviendroit le plutôt qu'il ſeroit poſſible; ce qu'il jura encore, puis il ſe leva. L'Infante lui tenant la main, & ſuivie de la Reine Ménoreſſe qui portoit la bougie, entra dans ſa chambre, & faiſant aſſeoir Eſplandian auprès d'elle, ils recommencerent de plus belle à parler des peines qu'ils avoient ſoufferts éloignés l'un de l'autre, & prirent l'avis de la Reine ſur les meſures qu'il

y avoit à garder pour faire réussir leur futur mariage.

Sans la présence de cette sage Princesse, il est à croire que l'éxcès de leur amour les eut emporté au-delà des bornes que Léonorine s'étoit prescrites; la nuit qui fut toujours favorable aux amans, eut caché sous ses sombres voîles le mistére de cette entrevuë. Mais Ménoresse, qui les voyoit s'enflâmer par dégrés, s'aprocha de l'Infante, & l'ayant averti que le jour paroissoit, il fallut songer à faire rentrer Esplandian dans sa prison; d'autant plus, ajouta la Reine à la Princesse, que l'Impératrice, qui sait que vous avez été

indiſposée hier au ſoir, envetra ou viendra elle-même ſavoir de vos nouvelles : ainſi ne tardons pas à renfermer Eſplandian. Ce Prince ſentit une douleur bien vive, en penſant qu'il falloit ſe réſoudre à quitter Léonorine; l'un & l'autre ſe firent des adieux ſi tendres, des promeſſes ſi touchantes de s'aimer toujours, & de ſe rejoindre inceſſamment, que la Reine leur auroit encore laiſſé quelque tems, ſi elle n'eut entendu du bruit dans le palais vers l'apartement de l'Infante. Elle prit au plus vîte Eſplandian par la main, & l'ayant conduit dans le cabinet, elle le renferma dans le coffre.

Cela n'étoit pas fait, que Carmelle entra ſuivie de Gandalin & d'Enil, elle venoit ſommer la Princeſſe de lui rendre le coffre. Prenez-le, ma chere amie, dit l'Infante, puiſque j'ai promis de le rendre; mais ſi j'en étois la maîtreſſe, je le garderois pour ne *m'en ſéparer jamais.* Carmelle ſans s'amuſer à répondre à Léonorine, & craignant qu'on ne la ſurprît, fit enlever le Coffre par Gandalin & Enil, ſalua la Princeſſe, retourna auſſitôt à ſon navire avec ſes compagnons. Laiſſant donc Léonorine dans une vive douleur, elle fit mettre à la voîle, & ſortit du port de Conſtantinople, avec la permiſſion

qu'elle obtint de l'Empereur, sous prétexte d'être très-presſée d'aller retrouver Eſplandian.

Le Prince ſorti de ſa priſon, où il ſeroit demeuré toute ſa vie, tant il avoit l'idée occupée agréablement des careſſes de l'Infante, & de l'amour dont il brûloit pour elle, ils reprirent la route de la Montagne Défenduë; mais la tempête qui ſurvint, les pouſſa ſur la côte d'Alpharin. En aprochant de terre ils virent un grand mouvement de troupes à pié & à cheval. Eſplandian ſortit alors de ſa douce réverie, & voulut deſcendre avec ſes écuyers pour voir ce que c'étoit. Il arriva à propos pour délivrer Elian le

Délibéré, Belleris, & plusieurs autres Chevaliers Chrétiens des mains des Turcs, qui les ayant vû sortir d'Alpharin, les avoient entourés.

Esplandian qui vit le combat contre ce petit nombre de Chevaliers, secondé de Gandalin & d'Enil, fondit sur les Turcs, & les défit en un moment. Ayant ainsi délivré les Chevaliers, il les conduisit à son vaisseau.

Pendant le chemin un de ces Chevaliers lui dit qu'il croïoit, vû la nombreuse troupe qu'ils venoient de défaire, qu'il resteroit peu d'hommes dans la Ville de Galatie, & qu'ils pourroient la surprendre aisémment; qu'il n'y

avoit qu'à envoyer le vaiſſeau gagner Alpharin, comme s'ils euſſent tous montés, tandis qu'ils s'aprocheroient de la Ville par des détours. Eſplandian goûta fort cette propoſition; on envoya dire au vaiſſeau de partir, & d'aller attendre de nouveaux ordres au port d'Alpharin. Cependant Eſplandian & ſes Chevaliers prirent leur route entre des rochers qui les cachoient, pour arriver plus ſûrement vers la nuit à une des portes de la ville de Galatie.

Ils ſuivoient une chaîne de ces rochers, & cauſoient enſemble de leur entrepriſe, lorſqu'Eſplandian aperçut ſur la pente d'un ro-

cher une figure si hideuse qu'il en fut surpris. C'étoit une femme d'une vieillesse si caduque qu'elle effrayoit. Son sein sec & ridé, tomboit jusqu'à la ceinture, où étoit attachée une grande peau d'ours qui la couvroit de là jusqu'aux piés: ses cheveux blancs & hérissés étoient assez longs pour cacher son dos & ses bras: son visage & ses mains ressembloient à l'écorce d'un vieux chêne, tant ils étoient brûlés du Soleil ou salis par la poussiére. Qu'est-ce que ceci? dit Esplandian en riant. C'est, reprit Belleris, une parente du Roi Armato, car elle est sœur de son bisaïeul: elle se nomme Mélie, & bien

qu'elle fut belle de toute beauté dans ſes jeunes ans, elle n'a jamais voulu ſe marier. Elle s'eſt adonnée à la magie avec tant de ſuccès, qu'elle ne céde à qui ce ſoit dans le monde, de quelque ſience qu'il puiſſe ſe vanter; elle approche de deux cens ans, elle a prédit depuis un ſiécle la ruine du roïaume de Turquie, & en conſéquence elle a fait creuſer ce roc en voute où ſont quelques chambres. C'eſt là qu'elle ſe tient, parée ordinairement comme vous la voyez; elle a orné la fontaine avantureuſe des pilliers dorés & des tables d'attente que vous y vites, Seigneur, pourſuivit Belle-

ris en s'adreſſant à Eſplandian, lorſque vous trouvâtes la belle Héliaxa, & que vous défites ſes Chevaliers.

Je voudrois bien ſavoir à quoi Mélie a paſſé un ſi long-tems, reprit Eſplandian, & ſi elle a toujours été auſſi ſolitaire. Seigneur, reprit Belleris, nul homme vivant n'a jamais pû le ſavoir. On tient cependant pour certain qu'elle a rempli ſa caverne de lauriers, parmi leſquèls elle prend un ſingulier plaiſir. Mais pourquoi, reprit encore Eſplandian, perſônne n'a-t'il osé entrer dans cette profonde caverne? On l'a tenté pluſieurs fois, répondit Belleris; mais ceux

qui ont eu cette audace en ont été bien punis, car ils en ſont toujours ſortis moulus de coups, & pluſieurs en ſont morts. N'importe, dit le Prince, je vais lui parler; voyons ce qu'elle me dira. Alors il marcha vers l'affreuſe Mélie, qui le voïant approcher ſe leva, & rentra dans ſa caverne, de l'entrée de laquelle elle cria à Eſplandian:

Prince, cent ans avant que tu fuſſe né, j'ai prédit la deſtruction de ce pays, & que tu en ſerois l'inſtrument; j'ai mieux aimé choiſir cette vie cruelle & miſérable, que de tomber en tes mains captive & malheureuſe. Après avoir dit ces mots,

elle rentra au fond de sa demeure, & ne parut plus.

Esplandian aïant autre chose à faire, ne s'amusa point à poursuivre Mélie, & rejoignit sa troupe. Aïant avancé vingt pas, ils virent venir à eux un gros de cavalerie, qui leur fit penser que ce pouvoit être un détachement des ennemis; ils s'arrêtérent pour tenir conseil, & il fut résolu qu'on envoïeroit Enil & Belleris pour s'en éclaircir. Un moment après leur doute se changea en la plus agréable surprise: ils virent revenir Enil avec le chef de la troupe qui s'avançoit vers eux, & qui fut reconnu pour Frandalo. Il vint embrasser Esplan-

dian qu'il croyoit à la Montagne Défenduë; il avoit apris le combat du matin, & ramenoit à Alpharin, par l'ordre du Prince Norendel, ce nombre de Chevaliers dont la troupe avoit donné quelque allarme à celle d'Esplandian. Après que ces deux corps furent joints, & qu'Esplandian leur eut expliqué le projet qui les avoit fait rencontrer si heureusement, on conclu tout d'une voix qu'il falloit le suivre.

Frandalo qui savoit parfaitement les endroits forts ou foibles de la ville, conduisit la troupe par l'ordre d'Esplandian, & l'ayant mené par un côté où il

n'y avoit point de gardes, ils entrerent dans les fauxbourgs, & allerent droit à une des portes. Ils perdirent quelques-uns des leurs, mais les ennemis en perdirent beaucoup davantage; l'allarme se mit dans la ville, on rassembla le plus qu'on put de monde, & l'on fit ferme contre Esplandian: par sa valeur & celle de ses amis, il fit bientôt décider la victoire. Quelques Chevaliers Chrétiens furent blessés, entr'autres Frandalo; mais la ville fut prise, & les femmes & les enfans furent envoyés à la belle Heliaxa à la Ville de Thisiphante. Le Prince Alphorax son époux fut si outré de colére, de

ce peuple renvoïé, & de la prise de Galatie, qu'il jura de s'en venger. Cependant Esplandian remit l'ordre dans la Ville, & quoi qu'elle fut tranquille, il crut n'avoir pas assez de troupes pour garder un si grand païs. Il dépêcha donc Gandalin à l'Empereur, d'abord pour lui faire hommage du païs conquis, ensuite pour lui demander des secours, & offrir à Léonorine deux belles filles prisonniéres pour en faire ses esclaves. Il fit charger sur le navire les trois plus belles statuës de la ville, l'une de Nabuchodonosor Roi des Assiriens, celle d'Alexandre le Grand, & celle d'Hector, qui étoient

d'une beauté merveilleuſe.

Gandalin partit, & arriva bientôt à Conſtantinople. L'Empereur fut agréablement ſurpris en aprenant cette nouvelle conquête d'Eſplandian : il reçut ſes préſens avec la reconnoiſſance qu'ils méritoient, & voulut que l'Infante aprit par Gandalin la nouvelle gloire dont venoit de ſe couvrir ſon Chevalier. Il fit appeller la Princeſſe, & pria Gandalin de redire ce qu'il venoit d'aprendre à la Cour. Enſuite Gandalin préſenta à Léonorine les deux belles eſclaves que lui envoïoit le jeune Prince. Mais il fut bien étonné lorſqu'il entendit la réponſe de la

Princesse. Seigneur Chevalier, dit-elle, je m'étonne que le Prince votre maître imagine que je puisse recevoir ses présens; je ne suis pas assez légére pour me fier à ses paroles; il me donne trop lieu de croire qu'il n'est pas de bonne foy, quand il ne cesse d'éluder l'exécution des engagemens pris par le Roi son pere, de l'envoyer en cette Cour. Qu'il se dispense de messages, qui ne font qu'aggraver ses torts, & me donner de ses promesses la plus mauvaise opinion: lorsqu'il viendra lui-même, je verrai ce que j'aurai à lui répondre.

L'Empereur sourit de la petite colére de l'Infante. Ma mi-

gnone, lui dit-il, que pensera le Seigneur Gandalin de votre mauvaise humeur? je vous prie de la modérer, & de recevoir de bonne grace les hommages d'un Prince qui fait des choses si merveilleuses pour mon service, afin qu'il ne croïe pas trouver dans ma Cour une ingratitude que je serois bien fâché de lui montrer. Madame, reprit Gandalin, Esplandian est si digne de l'amour qu'on lui porte, que je ne doute pas que vous ne lui rendiez justice quand il aura le bonheur de vous voir; j'ose vous asûrer qu'il en est plus empressé que je ne puis le dire: aussi n'attend-t'il que mon re-

tour pour avoir cet honneur.

Hé bien, dit Léonorine qui feignoit ce dédain pour mieux cacher ce qu'elle penſoit, à la conſidération de Monſeigneur mon pere & de l'illuſtre Amadis, je veux bien recevoir les eſclaves d'Eſplandian : mais c'eſt à condition qu'il viendra lui-même, ſelon votre promeſſe, dès que vous ſerez retourné à Galatie.

La Princeſſe alors ſalua l'Empereur & Gandalin, & ſe retira. L'Empereur fit loger Gandalin dans le Palais, & le fit ſervir magnifiquement.

Le ſoir le Prince deſcendit dans les jardins avec l'Impératrice,

trice, l'Infante, & les dames de leur suite; Gandalin s'y rendit pour prendre ses ordres sur le secours que demandoit Esplandian. L'Empereur lui promit d'envoyer au plutôt l'Amiral Tartarie avec les troupes nécessaires, & comblant Gandalin de caresses, il le congédia.

Léonorine qui s'étoit retirée dans une allée de myrtes, ayant fait signe à ses Dames de ne la pas suivre, se proménoit seule en rêvant. Gandalin vint à elle, & la saluant respectueusement, il lui demanda si elle ne vouloit rien faire dire de particulier au Prince Esplandian, qui, depuis qu'il avoit eu le malheur de la

quitter, avoit pensé mourir mille fois de douleur & de regret; il ajouta que s'il vivoit encore, ce n'étoit que par l'espérance de la revoir aussi favorable à ses désirs, qu'elle avoit bien voulu le lui marquer lorsqu'il avoit osé se faire introduire dans son apartement. Que s'il n'étoit pas encore à Constantinople, c'étoit dans la crainte de laisser ses amis dans une trop grande peine, ne voulant pas non plus laisser la victoire imparfaite: mais que la Princesse pouvoit être asûrée que la gloire seule l'occupoit, quand il étoit obligé d'être séparé d'elle.

Léonorine dont les yeux

étoient déjà humides de larmes, rassura Gandalin par ces paroles : cher Gandalin, ne doutez pas que je ne désire de voir votre maître ; la crainte seule de le savoir blessé ou malade trouble ma raison, & je mourrois en aprenant l'un ou l'autre de ces malheurs. Je déguise mes sentimens, & je ne veux pas que personne les connoisse, excepté celui qui les a fait naître. Assurez-le donc que mon unique désir est d'être à lui, & que mon cœur le préfere & le préfereroit aux plus grands Princes de la terre, s'il en étoit de plus grands que lui. Allez, dites-lui mon impatience, qu'il vienne s'il ne

veut pas aprendre que je ne suis plus. Ses larmes lui coupérent la parole; elle fit signe à Gandalin de s'éloigner, & ce fidèle écuyer aprenant le lendemain que l'Empereur faisoit partir trente galeres, sur lesquelles étoient deux mille hommes, commandés par l'*Amiral* Tartarie, il partit au plus vîte pour Galatie, & porta à Esplandian cette agréable nouvelle. Elle fut confirmée peu de jours après par l'arrivée de la flotte même, qui vint prendre terre au port le plus prochain de Galatie.

Esplandian ayant reçu ce renfort, le disposa comme il convenoit pour la sûreté du païs

conquis, & vint enfin entretenir Gandalin sur sa mission auprès de l'Infante. Ce fidèle ami, après lui avoir rendu conte de ce que lui avoit dit la Princesse, lui conseilla fort d'aller à Constantinople. Esplandian en brûloit d'envie, mais il n'osoit encore quitter ses compagnons, dans la crainte qu'ils ne courussent quelques périls qu'il ne partageroit pas. La nuit étant venuë, Gandalin accablé de fatigues, pria le Prince de vouloir bien le laisser reposer : Esplandian y consentit volontiers, & se jetta lui-même sur son lit, pour rêver aux moyens d'aller voir Léonorine, sans faire tort à sa gloire.

Vers l'aubé du jour le Prince fatigué ſe livroit à un doux ſommeil; mais bientôt il fut réveillé par les ſons harmonieux d'une muſique raviſſante, mêlée cependant d'inſtrumens guerriers: les gardes avancées crurent que c'étoit la flotte des ennemis, ils coururent au port, & virent *la* grande ſerpente ornée de banderolles, qui s'aprochoit doucement de terre. On alla en avertir Eſplandian: il ſoupçonna qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire, puiſqu'il avoit laiſſé ce ſuperbe vaiſſeau à la rade de la montagne défenduë. Il vola au port avec Talanque & Mannely, & vit la belle Urgande

montée ſur le tillac qui lui tendoit les bras. Il prit une chaloupe & monta dans la grande ſerpente : là Urgande ſe jetta à ſes genoux, & voulut lui baiſer les pieds ; Eſplandian la releva promptement, & la pria de ne pas l'offenſer par un pareil abaiſſement. Ah ! Prince, dit Urgande, je ne pouvois moins faire à celui qui eſt deſtiné à me tirer du plus grand péril que je puiſſe courir de ma vie. J'ignores ce que c'eſt, & dans quel tems ; mais je vous prie de prendre en bonne part le reſpect que je vous rends. Talanque & Mannely lui rendirent les leurs, & la priérent de leur dire le ſujet de

ſa venuë. Vous le ſaurez une autre fois, leur dit Urgande: mais il eſt à propos aujourd'hui que vous alliez à Conſtantinople avec les armes que je vous apporte à tous ; ce départ ne peut être différé que juſqu'aux premiers jours de la ſemaine prochaine. Quoique l'Empereur vous reçoive bien, ajouta-t'elle, l'inconſtante fortune tournant ſa rouë, aménera des travaux & des amertumes qui causeront à vous, Eſplandian, & aux autres, des ennuis & des chagrins cruels; moi-même, qui vous parle, je vais tomber dans les deux plus grands dangers où on puiſſe jamais être ex-

posé, soit ici ou ailleurs. Le malheur est que ma destinée m'y entraîne invinciblement sans que j'y puisse donner ordre: j'en ignore les circonstances; je sai seulement que j'en suis proche.

Assûrez-vous, Madame, que nous mourrons tous avant que vous puissiez courir aucun risque, lui dit le Prince Esplandian. Mon cher fils, reprit Urgande, il faut que les destinées de chacun s'accomplissent, n'en parlons plus, car toute sorte que je suis, ce souvenir me cause malgré-moi une grande mélancolie. Je vais descendre avec vous dans la ville, où je resterai pendant quelques jours. Je

vous prierai aussi, dit-elle à Esplandian, de faire venir le Prince Norandel qui commande à Alpharin ; je serai fort aise de vous voir tous assemblés pendant le séjour que je ferai à Galatie, d'autant plus que je vous raméne le jeune Roy des Daces, qui a été fort blessé dans un combat contre Garlante, Seigneur de l'isle de Calafie, qui vouloit lui ôter par force deux jeunes Dames qu'il a délivré par sa valeur : je l'ai fait mettre dans mon vaisseau, & nous le feront transporter à la Ville. Ah! Madame, reprit Esplandian, permettez que j'aille le voir ; je le croiois péri, & je sentirois une

bien plus grande joie de le retrouver, ſi je ne le ſavois pas bleſſé. Urgande charmée du bon cœur d'Eſplandian, voulut le conduire elle-même dans la chambre du Roy des Daces ; les jeunes Princes ſentirent une grande joie de ſe revoir ; ils s'embraſſerent à pluſieurs repriſes ; mais comme Urgande craignit que le Roy des Daces ne fut incommodé de trop parler, elle donna la main à Eſplandian, & alla retrouver les autres Princes. Tous enſemble l'aidérent à deſcendre dans la Chaloupe, & la conduiſirent à Galatie, où Eſplandian lui céda ſon appartement, & l'y ayant laiſsé, il don-

na des ordres pour tranſporter le jeune Roi des Daces, qui fut mis dans la même maiſon, le plus commodément qu'il fut poſſible.

Eſplandian aïant ordonné qu'on rendit à Urgande les plus grands honneurs, cela fut éxécuté éxactement ; cette belle Fée ſembloit ſe plaire dans leur compagnie, & ſe faiſoit conter tout ce qui s'étoit paſſé depuis le départ d'Eſplandian de l'iſle ferme, pour tâcher de ſe diſtraire du chagrin où elle tomboit de tems en tems. Le Prince lui conta la rencontre de la magicienne Mélie. J'en ai beaucoup oui parler, dit Urgande,

elle eſt d'une illuſtre origine, Fille, Sœur & Tante de Roy; il y a un tems infini que je la cherche, & ſi vous voulez m'obliger, ajouta-elle, adreſſant la parole à Eſplandian, vous me conduirez bientôt à ſa demeure.

Eſplandian répondit qu'il étoit tout prêt à lui obéïr, ainſi que les jeunes Chevaliers qui l'accompagnoient: Il ſortit donc pour laiſſer dîner Urgande, & pour ordonner qu'on lui aprêtât des chevaux. Dès qu'il eut lui-même dîné avec ſes amis, il alla chercher la Fée, à laquelle il aida à monter à cheval, & la ſuivant avec ſa ga-

lante troupe, ils prirent le chemin du rocher où demeuroit la ſavante Mélie. Ils l'apperçurent aſſiſe au haut de ſa roche, les jambes croisées & contemplant le Ciel. Urgande étant avertie que c'étoit là Mélie, pria qu'on la laiſsât s'approcher ſeule. Eſplandian pour lui obéir fit arrêter les Chevaliers de ſa ſuite, & demeura avec eux, aſſez près cependant pour voir ce qui ſe paſſeroit entre la Magicienne & la Fée. D'abord Urgande approcha & ſalua Mélie de deſſus ſon palefroi. Trouvez bon, Madame, lui dit-elle d'un air gracieux, que je vienne voir la perſonne la plus merveilleuſe qui ſoit au

monde, & lui offrir mes ſervices. Qui êtes-vous? dit Mélie. Je ſuis Urgande la Déconnuë, reprit la Fée, qui de tout tems a conçu le déſir de vous voir. Ah! Urgande experte entre les plus ſavantes, reprit Mélie, votre venuë en ce déſert m'eſt agréable; deſcendez de votre monture, afin que je vous reçoive dans ma grotte, & que nous puiſſions cauſer enſemble des choſes que vous & moi avons apriſes. Aprochez donc, & venez à moi, je vous prie. Urgande aprocha ſans défiance, & Mélie la prenant par la main, la ména à l'entrée de ſa caverne. Entrons, dit cette horrible Ma-

gicienne, je ne voudrois pas que ceux qui vous accompagnent, entendiſſent notre converſation. Alors la tirant un peu rudement, elle la fit entrer, & la jettant par terre, ſe lança ſur elle, & lui ſerrant la gorge avec ſes deux mains, elle fit ſon poſſible pour l'étrangler, ne laiſſant aucun moïen à Urgande de pouvoir apeller à ſon ſecours. Les Chevaliers craignant que la Fée ne courût quelque danger, s'aprochérent. Talanque & Mannely eurent même l'audace d'entrer dans la caverne par l'ordre d'Eſplandian; mais ſitôt qu'ils y eurent mis le pied, ils tombérent par terre comme morts.

morts. Eſplandian qui les ſuivoit d'aſſez près, entendit le coup, & ſe hâta d'aller voir ce que c'étoit. De quelle horreur ne fut-il pas ſaiſi en les voyant ſans aucun ſentiment, & Urgande prête à rendre les derniers ſoûpirs, par les efforts de la cruelle Mélie ! Il tira promptement cette redoutable épée qui l'avoit ſi bien ſervi contre les enchantemens d'Arcabonne, & courut pour en percer Mélie, qui voïant briller le fer, quitta la déplorable Urgande, & s'enfuit dans le fond de la caverne, où étoit un cabinet qu'elle avoit fait creuſer, & qui recéloit les plus forts enchantemens. Elle

n'eut pas le tems d'y entrer, Esplandian la saisit par sa peau d'ours, & ne voulant pas tremper ses mains dans le sang d'une femme, il se contenta de la tirer hors de la caverne, & la renversa par terre, la tenant par les cheveux. Il sortit alors un grand singe du cabinet de Mélie, qui, les yeux étincelans comme un charbon ardent, se jetta sur Esplandian pour lui faire lâcher prise; mais du pommeau de son épée le Prince donna un si furieux coup sur la tête de cet animal, qu'il le jetta mort aux piés de Mélie. Alors laissant cette cruelle magicienne en garde à Frandalo, il vola au secours

d'Urgande reſtée preſque morte dans la caverne. Eſplandian la prit dans ſes bras, l'emporta dehors, & la poſa doucement ſur l'herbe; il alla auſſi lui-même prendre Talanque & Mannely, leſquels, ainſi qu'Urgande, reprirent leurs ſens, & ſe trouverent auſſi ſains que s'il ne leur fut rien arrivé. Eſplandian ravi de voir un tel ſuccès de ſes ſoins, ordonna à Sergil de prendre Mélie ſur ſon cheval, & de la bien tenir, puis faiſant remonter Urgande & les deux Princes ſur les leurs, il reprit le chemin de Galatie, non ſans recevoir de la belle Fée des remercimens proportionnés au ſervice qu'il

venoit de lui rendre. Ils rentrerent dans le palais où logeoit Urgande, & leur premier ſoin fut d'enfermer Mélie, de façon à l'empêcher de prendre la fuite, avec l'attention, cependant, de ne pas choquer la grandeur de ſa naiſſance. Eſplandian donna des ordres pour qu'elle fut ſervie avec beaucoup de reſpect; cela fait il retourna dans l'apartement d'Urgande, qui n'épargna pas de nouvelles loüanges ſur le prompt ſecours qu'Eſplandian lui avoit donné, & ſur l'obligation qu'elle lui avoit. Elle deſira cependant encore de tenir de lui les livres de Mélie, ſans leſquels elle ne pouvoit

pourvoir aux malheurs que cette magicienne lui pouvoit causer.

Esplandian ravi d'avoir cette autre occasion de servir Urgande, monta à cheval sur le champ avec Frandalo, Gandalin & Enil, & retourna à la caverne de Mélie. *Il* en trouva *la* porte gardée par trois géans affreux, qui le voïant arriver s'apprêterent à défendre vigoureusement leur poste.

Esplandian ne refusa pas le défi; & tandis qu'il combattoit un des géans, Frandalo se mit en devoir de désarmer le second, Enil & Gandalin s'attacherent au troisiéme. Bientôt Esplan-

dian vit couler le ſang de ces monſtres, qui cependant donnoient beaucoup de peine à leurs vaillans adverſaires. Enfin le Prince voïant le jour baiſſer, redoubla de force, ſaiſit le géant, & trouvant jour entre le heaume & la cuiraſſe, il lui coupa la tête, ſi adroitement que le cheval de ce monſtre emporta ſon corps droit encore, & diſparut dans le rocher. Enſuite Eſplandian alla au ſecours de ſes compagnons, preſque morts de fatigue & du ſang qu'ils avoient perdu. Les géans n'étoient pas en meilleur état, un d'eux mourut, & l'autre demanda la vie, ce qu'Eſplandian accorda à la

priére de Frandalo. Esplandian laissant ses amis à la garde du géant, entra seul dans la caverne; il se mit à la considérer, & vit qu'elle étoit divisée en plusieurs chambres. La premiére étoit quarrée & tapissée d'un lierre si bien étendu, qu'il couvroit toute la muraille, & formoit une tapisserie fort agréable à la vûë; quatre lampes d'or suspenduës aux quatre coins, brûloient sans pouvoir s'éteindre, par le pouvoir de la magicienne : en l'un des coins étoit une petite porte qui ouvroit un cabinet, dans le milieu duquel étoit un chandelier d'or à sept branches, qui soutenoient sept gros

flambeaux de cire vierge. Ils brûloient ſans ſe conſumer, & jettoient une clarté merveilleuſe dans ce lieu tout environné d'une broderie admirable, & d'une odeur ſi agréable qu'elle réjouïſſoit l'odorat. Une petite table d'or, un lit d'une riche étoffe, un *pavillon de brocard d'or*, & des tablettes de bois de ciprès compoſoient les meubles de la magicienne. Sur ces tablettes étoient les livres précieux qu'Urgande deſiroit ſi fort ; ils étoient couverts les uns de lames d'or, & les autres de lames d'argent, ouvragées & damaſquinées de pierreries. Ces livres étoient en petit nombre ; Eſ-

plandian les prit tous, vint retrouver ſes amis, & reprit avec eux le chemin de Galatie: mais après quelques détours qu'il falloit prendre néceſſairement, ils furent aſſaillis d'une nombreuſe troupe, éxcitée par les cris du géant qui avoit fui. Il y eut un combat fort rude & fort âpre; & ſi Urgande, qui avoit pensé après le départ d'Eſplandian, qu'il ne partoit pas aſſez accompagné, n'eut envoïé Talanque & les autres Chevaliers à ſa rencontre, ce Prince & ſes braves amis ſeroient reſtés ſur le champ de bataille, accablés par le nombre; Talanque arriva très à propos, & s'étant joint à Eſ-

plandian avec la troupe qu'il avoit amené, ils vainquirent: mais ils arriverent tous si blessés, qu'ils furent obligés de garder le lit pendant quinze jours. Ils ramenérent cependant plusieurs prisonniers, & sur tout le géant qui avoit demandé la vie à Esplandian.

Pendant les quinze jours qu'Esplandian & ses amis resterent au lit, Urgande s'occupa à lire les livres merveilleux de Mélie: elle augmenta ses connaissances d'une infinité de choses particuliéres qu'elle ignoroit, & qui lui plurent beaucoup. Ce tems passé, & les Princes guéris, elle les fit embarquer

avec elle dans la grande Serpente, ainsi que Mélie & le capitaine de Thisiphante, qui avoit été pris dans la bataille. Arrivés à la vûë du port de Constantinople, Urgande fit armer les Chevaliers des armes qu'elle leur avoit préparées: elles étoient toutes blanches avec des croix couleur de feu; mais si brillantes qu'elles ressembloient à des rubis.

Esplandian étoit transporté d'une joie secrette, qui ne lui permettoit de penser qu'au bonheur de revoir bientôt l'Infante Léonorine. Ils étoient quarante Chevaliers, tous jeunes, beaux & bien faits; Esplandian seul les surpassoit en grace &

en beauté. Le bruit de l'arrivée de la grande Serpente, vola dans le Palais de l'Empereur; Léonorine en tréſaillit, & courut ſur les balcons pour tâcher de découvrir Eſplandian. L'Empereur & ſa ſuite deſcendirent ſur le port. La Reine Ménoreſſe avoit ſuivi Léonorine pour la ſecourir, dans l'embarras qu'elle prévoïoit que la préſence d'Eſplandian pourroit lui cauſer. Elle la vit changer mille fois de couleur à l'approche de la grande Serpente; ce fut bien pis quand ce vaiſſeau merveilleux eut abordé au port, & qu'on jetta l'eſquif: l'Infante ſentit ſon cœur défaillir, & un

tremblement univerſel dans tout ſon corps ; la Reine la ſoutint un peu. Ah ! ma couſine, dit l'aimable Infante à la Reine, que je ſens de trouble & d'inquiétude, croïez-vous qu'Eſplandian ſoit dans le vaiſſeau ? & s'il y eſt encore, penſez-vous que je puiſſe le voir ſans mourir de plaiſir ? mais s'il n'y eſt pas, ajouta-t'elle tout de ſuite, ne mourrai-je pas auſſi de douleur & de honte ? Vous ne mourrez point, Madame, reprit la Reine tout bas, & feignant de ratacher quelque choſe à ſa coëffure, pour ne pas laiſſer appercevoir à l'Impératrice & aux autres Dames le

trouble de l'Infante, vous ne mourrez point, & vous soutiendrez dignement le rang dans lequel vous êtes née: rapellez votre force ordinaire, je vous prie, & songez que tous les yeux vont se tourner sur vous. Une grande Princesse, comme vous, doit mettre sa gloire à ne pas laisser pénétrer de tels secrets: fiez-vous à mon amitié, mais ne rendez personne témoin de votre foiblesse, jusqu'à ce que l'Empereur vous ordonne d'y céder. Léonorine fortifiée par les conseils de la Reine, calma un peu ses sens: mais elle pensa s'écrier dans le transport qui la saisit,

lorſqu'elle apperçut Carmelle, ſuivie de trois Demoiſelles richement parées, qui prit terre, & vint ſaluer l'Empereur. Urgande l'avoit députée vers ce Prince, pour avoir la permiſſion d'entrer dans la ville; pendant ce tems elle préparoit tout pour y paraître avec la ſplendeur que méritoit une telle viſite. L'Empereur ayant fort bien reçu Carmelle, & lui aïant marqué la joie que lui donnoit Urgande, cette belle Fille rentra dans l'eſquif avec les compagnes d'Urgande, & vint rejoindre la grande Serpente, dont auſſi-tôt deſcendirent la belle Fée & ſes illuſtres Chevaliers.

Sans la ſage Ménoreſſe, l'Infante ſeroit deſcenduë au devant d'Eſplandian; car dès qu'elle l'apperçut, elle ne fut plus maîtreſſe d'elle-même: mais la Reine la retint, & la força de reſter ſur le balcon.

Tout étant prêt pour l'entrée, Urgande précédée de ſix Filles ſuperbement parées, & joüant des inſtrumens, parut à cheval, entre Eſplandian & le jeune Roi de Dace: enſuite venoit Mélie avec ſa robe de peau d'ours, entre le Roi Armato & le capitaine de Thiſiphante; derriere eux le Géant vaincu par Eſplandian, & tous les priſonniers Turcs. Les quarante Chevaliers

valiers ſuivoient marchant deux à deux, & montés comme le reſte de la troupe, ſur des chevaux magnifiquement harnachés. Dès qu'ils furent aux portes du Palais, l'Empereur, l'Impératrice, l'Infante, la Reine Ménoreſſe, tous les Courtiſans & les Dames du Palais deſcendirent. L'Empereur ſalua Urgande, & voulut tenir la bride de ſon cheval juſqu'au veſtibule, où la prenant entre ſes bras, il la deſcendit, & la ſalua avec beaucoup de reſpect. Elle prit la main d'Eſplandian, & le préſenta à l'Empereur, qui l'embraſſa tendrement. Le Prince aïant ſalué l'Impératrice, vint

ſe mettre un genoux en terre proche de Léonorine pour lui baiſer la main ; mais cette jeune Princeſſe aïant eu le tems de ſe raſſurer, & ne voulant pas montrer ce qu'elle penſoit, retira ſa main faiſant ſemblant d'être encore courroucée du longtems qu'Eſplandian *avoit mis* à arriver à Conſtantinople. Comment ma fille, dit l'Empereur en ſouriant du dédain de Léonorine, eſt-ce ainſi que vous recevez votre Chevalier, & celui auquel nous devons tant de reconnoiſſance ? Seigneur, reprit l'Infante, avec un peu de mauvaiſe humeur qui lui ſeyoit fort, j'euſſe mieux aimé qu'il

fût moins glorieux, & qu'il eût mieux obéï aux ordres du Roi son pere, & aux miens. L'Infante a raison, reprit Urgande en riant, & la justice est de son côté. Esplandian obéïssant au Roi de Gaule, devoit se conformer aux volontés de Léonorine, & il doit compter n'avoir rien fait du tout. Non que je ne sache que l'idée de plaire à la Princesse lui a fait entreprendre de tels combats, qu'il a fallu toute sa valeur pour en sortir victorieux : ainsi, Madame, dit Urgande en parlant à l'Infante, cette considération doit mériter sa grace, & je vous la demande. Pendant que la belle

Fée parloit, Eſplandian avoit les yeux attachés ſur ceux de l'Infante ; ils y prenoient tant de plaiſir l'un & l'autre, que Léonorine toute occupée de la préſence de ſon Amant, fut quelque tems à répondre. Enfin elle revint à elle-même, & s'arrachant, pour *ainſi dire*, de ſa délicieuſe contemplation : puiſque vous ordonnez, Madame, que je lui pardonne, dit-elle à Urgande, j'y conſens de bon cœur, à condition que s'il s'oublie davantage, vous vous chargerez, s'il vous plaît, de la pénitence que je lui impoſerai. Alors tendant ſes deux mains au jeune Prince, qui étoit tou-

jours à ſes genoux, elle le releva en ſe laiſſant ſerrer doucement les mains, ce qu'elle ſembloit approuver; une petite rougeur modeſte couvrit ſes belles jouës, & accompagnoit un ſourire ſi charmant, qu'Eſplandian en fût devenu amoureux en ce moment, s'il ne l'eût été depuis longtems. La converſation devint générale, l'Empereur & l'Impératrice s'occupérent à bien recevoir Urgande, à conſoler le Roi Armato, & la Magicienne Mélie; & récompenſerent Frandalo, en le créant Maréchal de l'Empire.

Pendant ces converſations, l'amour ne perdoit point ſes

droits; ce n'étoit pas assez pour la gloire de ce Dieu, d'avoir soumis à sa puissance Esplandian & Léonorine: le cœur de Norandel, invincible jusqu'à ce jour, fut frappé de l'éclat dont brilloit la Reine Ménoresse, qui, après l'Infante, étoit la plus grande beauté de la Cour. Ce Prince brûla pour elle en un moment, & souffrit des tourmens incroïables jusqu'au moment où il osa les avoüer: Ménoresse y fut sensible, & daigna le recevoir pour son Chevalier.

L'Impératrice eut un soin éxtrême de faire loger commodément Urgande & Mélie,

le Roi Armato, & les Chevaliers compagnons, parens, ou amis d'Eſplandian. La magnificence de cette Cour parut dans cette occaſion avec beaucoup d'éclat; les fêtes ſe ſuccédoient de jour en jour; Eſplandian parut à l'Infante plus aimable que jamais. La belle Ménoreſſe aprit enfin à ſon vainqueur qu'il pouvoit un jour eſpérer d'elle ce cœur dont il étoit ſi digne. Carmelle ſeule étoit à plaindre, ſi tant eſt qu'on puiſſe l'être, en voïant ce qu'on aime parfaitement heureux; ſon cœur ſoupiroit; elle ne pouvoit douter qu'Eſplandian ne fût charmé de Léonorine, & quelque géné-

reuſe que fût cette belle fille, elle ſe plaignoit en ſecret de ce qu'elle ne poſséderoit jamais ſon amant, qui faiſoit ſon unique félicité de plaire à l'Infante.

L'Empereur étant un matin dans ſon cabinet avec Urgande, l'Impératrice, Léonorine, & la Reine Ménoreſſe, pria la belle Fée de vouloir lui expliquer la prophétie qui étoit dans la main de la ſtatuë de Jupiter, qu'Eſplandian avoit envoïé à l'Infante, & il ordonna qu'on aportât la ſtatuë.

Seigneur, dit Urgande, après qu'elle eut lû l'inſcription, je ne promets pas d'expliquer le tout; mais voici à peu près ce

que je puis vous dire:

L'esclave de l'esclave aura ici sépulture, & la vie restituée par qui souffre la mort... sont choses si obscures, qu'à peine puis-je les entendre: & cependant je pense que c'est ce que je vais vous dire.

Léonorine & la Reine Ménoresse craignant qu'Urgande ne voulut dire qu'Esplandian avoit été trouvé dans le coffre de cédre, se regardérent en tremblant; bientôt elles se rassurérent, entendant Urgande l'expliquer ainsi:

Cette prophétie a été écrite par Matroco, Seigneur de la Montagne défenduë, qui étant

né dans l'idolatrie, ne connut la Réligion Chrétienne que le jour de sa mort ; ainsi il fut esclave de la serve, qui est l'idolatrie. Esplandian l'aïant fait Chrétien, permit qu'on l'entérrât dans l'Hermitage où Carmelle a fait porter le coffre de cédre pour mettre ses os. La vie restituée se doit entendre ainsi, que pendant cette vie muable & transitoire, il a recouvré l'éternelle. J'entends cela clairement, dit l'Empereur, il ne reste plus que cette fin. Je ne pourrai jamais mieux l'expliquer, reprit Urgande, que le feroient l'Infante votre fille & la Reine Ménoresse; mais vous

la verrez s'accomplir inceſſamment. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir qu'il en réſultera un grand bien pour votre ame, & que cela ne touche point la gloire mondaine. Contentez-vous de ſavoir ces choſes aujourd'hui. L'Empereur ne voulant point fatiguer Urgande, n'inſiſta pas davantage, & la remercia beaucoup du peu qu'elle avoit bien voulu dire ; & comme il donnoit une fête à cette illuſtre Fée dans un Château à quelque diſtance de Conſtantinople, il lui donna la main pour monter à cheval. Tout le monde étant prêt, même le Roi Armato, que l'Empereur voulut qui y fût

ainſi que Mélie, ils partirent & arrivérent avant l'heure de dîner. Le jour étoit ſi beau, qu'après un repas ſomptueux & digne de celui qui le donnoit, on entra dans les jardins, où chacun s'amuſa de ce qui lui plût davantage. Eſplandian & Léonorine à *cueillir des fleurs*, & à ſe dire tout ce que l'amour, & la douceur de ſe voir en liberté, pouvoient leur inſpirer de tendre & de paſſionné. Norandel & la Reine Ménoreſſe ſe proménoient, & charmés l'un de l'autre, ils goûtoient en paix le bonheur d'eſpérer que bientôt leurs déſirs ſeroient remplis. L'Empereur cauſoit

avec le Roi Armato; l'Impératrice étoit assise auprès de lui, & s'entretenoit avec Urgande de choses aussi élevées que savantes. Depuis que Mélie étoit prisonniére, elle n'avoit pas proféré une seule parole, quelqu'occasion qu'on lui en eut donné, malgré toutes les attentions de l'Empereur & de l'Impératrice. Elle ne se refusoit point aux plaisirs & aux fêtes; mais elle y gardoit le plus profond silence.

La conversation de ce jour sembloit lui plaire, elle s'y prêta, & rompit enfin ce silence obstiné. S'adressant donc à Urgande, je m'étonnes, Madame,

lui dit-elle, que ſavante autant que vous l'êtes, vous ne faſſiez rien pour des perſonnes auſſi illuſtres, & qui vous reçoivent avec tant de bonté.

Où vous ſerez, Madame, répondit Urgande, je n'entreprendrai sûrement rien; mais déploïez les grands ſecrets de votre art, l'Empereur & l'Impératrice en verroient les effets avec plaiſir. Puiſque vous le croïez, repartit Mélie, je le veux très volontiers; vous ferez enſuite ce que vous voudrez, & bien mieux, ſans doute. J'en ſerai infiniment obligé à la ſavante Mélie, dit l'Empereur, & je la conjure, ainſi que la belle

Urgande, de nous procurer ce plaisir. Commandez donc, Seigneur, répondit aussi-tôt Mélie, qu'Urgande me donne le livre où est gravé le portrait de Médée, & vous verrez quelque chose de particulier. Urgande tira ce livre de sa poche, & le présenta de très bonne grace à Mélie. Tout le monde s'étant assemblé, Mélie se leva & fit écarter la compagnie pour avoir grand espace. Elle fit mettre Urgande proche d'elle, & le Roi Armato de l'autre côté d'Urgande. Ensuite ouvrant son livre, elle lût quelque tems, puis fixant ses yeux vers le ciel, elle demeura ainsi jusqu'à ce

que le ciel ſe troublant, il ſe forma un nuage rond qui deſcendit doucement; en même tems il ſe répandit un broüillard ſi épais, qu'on avoit peine à ſe voir. La nuée deſcendit juſqu'à terre, & s'ouvrant tout-à-coup, il en ſortit un char attelé de deux dragons aîlés. *Mélie* au comble de ſa joie, fit ſigne au Roi Armato, & ſerrant de concert la malheureuſe Urgande, ils la portérent dans le char, y montérent avec elle, & les dragons s'envolerent d'une vîteſſe extrême au haut des airs, malgré les efforts & les cris d'Urgande. Cette terrible avanture finie, & le char aïant diſparu,

le

le ciel redevint aussi serein qu'auparavant; mais l'Empereur, les Princesses & les Chevaliers resterent consternés. Esplandian, Talanque, Ambor, Mannely, & les autres Chevaliers qu'Urgande avoit amenés, jurerent tous entre les mains de l'Empereur, de ne jamais s'arrêter plus d'une nuit, avant d'avoir retrouvé leur admirable bienfaitrice. Ainsi dès le jour même, Esplandian & ses amis prirent leur congé, & rentrerent dans la grande Serpente. Esplandian obtint cependant un moment d'audiance de la charmante Léonorine: malgré le chagrin que lui causoit ce

départ précipité, elle ne put désaprouver la recherche que le Prince vouloit faire d'Urgande. Mais elle lui fit promettre cent fois de revenir dès qu'il l'auroit retrouvée, & l'aïant embrassé tendrement, il partit. La Reine Ménoresse de son côté, sentit vivement combien il étoit cruel de se séparer de ce qu'on aime; son cœur étoit si serré, qu'elle ne put se résoudre à dire adieu au Prince Norandel: elle fit fermer ses portes, & se jetta sur son lit, dans un si grand accablement, qu'elle pensa mille fois se repentir d'avoir trop écouté son cœur; elle éprouvoit que les peines causées par l'a-

mour, ſont plus grandes que ſes plaiſirs: le Prince ſon amant, pénétré de regret, partit ſans voir ſa belle Reine, & ſuivit Eſplandian. La grande Serpente voguant d'elle-même, prit port en peu de jours à la Montagne défenduë.

Cependant les dragons qui voloient, emportant le char où étoit la malheureuſe Urgande, s'abbatirent au milieu de la ville de Thiſiphante, & poſant les trois perſonnes qui étoient dedans, ils revolerent dans les nuës, & diſparurent en un moment. Le Roi Armato ne perdit point de tems, & ſe voïant dans une ville où il avoit une

entiére puiſſance ; il entra dans ſon ancien palais qui donnoit ſur la place où le char étoit deſcendu. Il étonna fort ſon fils le Prince Alphorax, quand au travers du changement dont étoit le Roi, & de la longue barbe qu'il avoit laiſsé croître, il reconnut ce Prince malheureux. La joie de le retrouver, & la douleur de lui montrer ſon païs déſolé, arrachérent des larmes au Prince. Il ſe jetta aux genoux de ſon pere, & les embraſſa avec un ſentiment plein de reſpect. Le Roi après avoir relevé & embraſsé ſon fils, lui dit que c'étoit aux ſoins de Mélie qu'il devoit ſon retour, & de ne point

tarder à l'aller recevoir, ainſi qu'Urgande qui leur avoit fait tant de mal, & qui arrivoit avec elle au palais. Alphorax obéït à ſon pere, & ſuivi du peu de gens qui lui avoient été fidèles, il alla au devant de la magicienne. Mélie & Urgande entrerent, l'une triomphante, & l'autre accablée de douleur de voir ſa puiſſance ſoumiſe à ſon ennemie. Quand elles furent en préſence du Roi & des perſonnes de cette Cour, Mélie s'adreſſant à Urgande, lui parla ainſi: Urgande, deux choſes m'invitent à te ſauver la vie; la premiére, c'eſt que pendant ma captivité tu n'as rien dit, ni rien fait qui

ait pu me déplaire ; la ſeconde, que le Roi Armato a reçu mille bons traitemens de ſes ennemis par tes conſeils : ainſi je ne te condamne qu'à une priſon perpétuelle, de laquelle tout ton pouvoir ne pourra jamais te tirer. Urgande, malgré cette cruelle ſentence, parut ferme & conſtante dans ſon malheur, & ne changeant pas ſeulement de couleur : Madame, répondit-elle à Mélie, vous ferez de moi ce qu'il vous plaira ; mais il me ſemble que j'aurois pû eſpérer de vous le même traitement que vous avez eu de moi, lorſque je vous tenois en ma puiſſance. Si vous en uſez autre-

ment, vous vous ferez encore plus de tort, que vous ne me ferez de mal, puiſque vous oubliez par cette injuſtice toute la bonté dont vous avez toujours été capable. Mélie ne daigna ſeulement pas répondre, & ordonna au contraire, qu'on enfermât Urgande dans une forte tour ſituée au milieu de la place, & ſur laquelle elle prononça de ſi terribles conjurations, que nul pouvoir humain ne ſembloit capable de les détruire.

Cette éxécution rigoureuſe achevée, Mélie rentra chez le Roi Armato, avec le Prince Alphorax; ces trois perſonnes réſolurent de faire une guerre mortelle

à l'Empereur de Constantinople, & déciderent d'assiéger sa capitale. Pour cet effet le Roi demanda secours à tous les Princes d'Asie qui avoient été ses amis, alliés, ou tributaires. Ce Prince écrivit les lettres nécessaires, & dépêcha au plus vîte les couriers, donnant le rendez-vous général dans l'isle de Ténédos.

Les couriers & les ambassadeurs firent une telle diligence, que la mer fut bientôt couverte de flottes considérables; le bruit en vint à la Montagne défenduë par cette aventure. Belleris, Talanque & Mannely, avec quelque suite étant, par les ordres d'Esplandian, des-

cendus dans la plaine pour gagner le chemin de Thiſiphante, & tâcher de faire quelques priſonniers qui les inſtruiſiſſent de ce qu'on diſoit du Roi Armato, arriverent auprès de la fontaine aventureuſe, où Eſplandian avoit trouvé il y avoit un an la belle Héliaxa. Ils virent entre les pilliers de bronze qui ornoient cette fontaine, un pavillon de drap d'or ſuſpendu, ſous lequel étoit un lit magnifique, & ſur ce lit un ſerpent d'une groſſeur déméſurée. Les trois Chevaliers, quoique ſaiſis d'horreur, s'approcherent, dans l'idée de tuer cette effroïable bête; mais le ſer-

pent se glissant à terre s'enfuit. Les Chevaliers voulurent le poursuivre, mais leurs chevaux ne purent avancer, & resterent immobiles : alors le serpent s'arrêta, & commença à se plaindre douloureusement, sans avancer vers ses persécuteurs. A ses plaintes, parurent proche de lui quatre hommes armés de toutes piéces, & montés superbement, qui crierent aux Chevaliers : retirez-vous sans vouloir outrager notre Demoiselle, autrement vous allez tous mourir de mort violente. En ce moment les quatre défenseurs du serpent coururent sur les Chevaliers, sans que ceux-ci pus-

ſent ſe défendre, briſerent leurs lances, & diſparurent avec le ſerpent. Belleris & ſes compagnons étonnés de cette avanture, ſe regarderent, & s'entredirent qu'ils n'avoient ſentis aucun mal, & que les lances de ces Chevaliers du ſerpent leur avoient paru des brins de paille; ils rirent de ce beau combat, & ſe raprocherent de la fontaine, où le lit & le pavillon étoient reſtés. Ils virent auprès du baſſin de cette fontaine, un Chevalier armé qui faiſoit boire ſon cheval; Talanque s'en aprocha, & le pria de vouloir bien dire ſon nom. Qu'en avez-vous à faire? dit cet inconnu.

C'eſt, dit Talanque, que ſi vous ne me le dites pas de bon gré, je le ſaurai de force en vous combattant. Volontiers, reprit l'Inconnu en remettant la bride à ſon cheval, & il courut contre Talanque de telle ſorte, qu'il le jetta bien loin lui & ſon cheval. *Mannely* & *Belleris* en voulant vanger Talanque, eurent la même fortune; & l'Inconnu leur dit: Chevaliers, tenez-vous une autre fois mieux à cheval, & ne vous amuſez pas à me ſuivre: car vous ne me trouveriez pas. Alors il s'enfuit ſi vîte, qu'il diſparut à leurs yeux en un moment. Les trois Chevaliers honteux de cette cruelle

aventure, se releverent tristement. Il y a ici quelque chose d'extraordinaire, dit Talanque; pour moi je pense que ce lieu est enchanté; voïons, dit Mannely, & tâchons de savoir si les diables de cette fontaine prennent plaisir à nous faire enrager. Comme ils poursuivoient leur chemin, ils entendirent une voix lamentable, qui les fit arrêter tout court: bientôt ils apperçurent une femme toute échevelée, poursuivie par un lion qui sembloit prêt à la dévorer. La compassion les fit avancer, & ils se mirent entre la femme & le lion: mais leurs cheveaux épouvantés, les em-

portoient malgré eux; ils revenoient pour ſecourir cette femme, & les chevaux les emportoient encore: enfin bien fatigués, & faiſant de continuels efforts pour ramener ces animaux, la femme & le lion diſparurent.

Ah! pour le coup, dit Mannely, qui voudra éprouver d'étranges aventures, n'a qu'à venir à cette fontaine: Mélie, comme on nous l'avoit dit, n'a pas perdu ſon tems à l'enchanter. Paſſons outre, ſi vous m'en croïez, repartit Belleris, & ne nous amuſons pas davantage. Ils ſuivirent leur chemin, & aïant marché environ cinq

milles, ils rencontrerent dix hommes à cheval ſans armes, qui conduiſoient deux très belles filles, l'une deſquelles étoit fort parée. Ces hommes eurent ſi grande peur des trois Chevaliers qui étoient armés, qu'ils s'enfuirent, & laiſſerent les deux Dames à la merci des Chevaliers. Comme ils n'avoient pas beſoin de ſavoir où on les conduiſoit, ils s'enquirent ſeulement des nouvelles de la ville de Thiſiphante. La plus âgée des deux Dames, voïant des gens de ſi bonne mine, ne fit point difficulté de leur aprendre l'arrivée extraordinaire du Roi Armato, la pri-

ſon d'Urgande, & les prépara-
tifs que faiſoit le Roi contre l'Empereur de Conſtantinople; leur diſant que la plûpart des Alliés s'étoient déja rendus à l'iſle de Ténédos.

Les Chevaliers remercierent les Dames, & les ayant laiſsées en liberté reprendre le chemin qu'elles voulurent, ils retournerent à la Montagne défenduë, aprendre à Eſplandian les nouvelles qu'on leur avoit dit.

Eſplandian auſſi affligé qu'indigné du traitement qu'avoit reçu la Fée, & très en peine comment parer le coup que les Rois d'Aſie alloient porter à Conſtantinople, fit avertir un Corſaire

Corsaire qui faisoit sa retraite dans les ports de la Montagne défenduë, de venir lui parler.

Crelcelin, dit-il à cet homme, comme je ne vous ai point empêché de vous retirer ici, j'attends un service de vous, & je vous promets de travailler à votre fortune, si je vois que vous me serviez avec affection. Crelcelin, qui étoit un homme de courage, & qui admiroit la vertu d'Esplandian depuis longtems, fut ravi de trouver une occasion de l'obliger, & lui jura de le servir de tout son cœur, sans autre espoir que le plaisir de lui être bon à quelque chose. Je veux de vous, dit le Prin-

ce, que vous partiez dès aujourd'hui, & que voguant jusqu'au golphe de la Propontide, vous enleviez quelques Sujets du Roi Armato, & les emméniez ici; Crelcelin promit que les ordres qu'on lui donnoit, seroient éxécutés sur l'heure. Effectivement, au sortir du Palais, il monta sur une galére & partit.

Alors Esplandian crut qu'il falloit envoyer tous les Chevaliers à l'Empereur, réservant seulement avec lui le Roi des Daces, Gandalin & Enil, pour attendre en ce lieu les nouvelles de Crelcelin, & donner les ordres nécessaires aux garnisons pour n'être point surprises. No-

randel, qui n'avoit pas eu un moment de joie depuis ſa ſéparation d'avec la Reine Ménoreſſe, accepta avec tranſport la propoſition d'Eſplandian : ainſi ce Prince, chargé d'avertir l'Empereur de ce qui ſe trâmoit, partit avec les Chevaliers. Ils eurent ſi bon vent, qu'en ſept jours ils arrivernt à Conſtantinople ; l'Empereur fut extrêmement ſurpris d'aprendre ce qu'Eſplandian lui faiſoit ſavoir : mais comme il étoit ſage & prudent, il ne parut point irrité contre Armato. Il ne penſa qu'à aſſembler ſon armée, & à munir la ville de tout ce qui étoit néceſſaire pour la défen-

dre. Pendant ce tems Ménoresse ravie de revoir son amant, ne passoit point de jours sans lui donner quelques preuves de sa tendresse,&lui faisoit conter devant l'Infante la valeur & le courage d'Esplandian, dans la vûë de rendre en secret à ce Prince tous les bons offices qu'elle pourroit, en reconnaissance de ce qu'il lui avoit renvoyé Norandel. Léonorine se plaignoit quelque fois à la Reine, de la nécessité cruelle qui éloignoit son amant ; elle n'auroit pas voulu cependant qu'il acquit moins de gloire, mais elle auroit désiré qu'elle pût s'accorder avec son amour, pour la rendre d'au-

tant plus heureuſe. Elle envioit le bonheur de Ménoreſſe, dont elle avoit déviné le ſecret : mais devant les Chevaliers d'Eſplandian, quoiqu'elle les entretint de lui, pour leur donner occaſion de le loüer, elle conſervoit une froideur qui avoit l'air d'indifférence.

Creſcelin revint enfin de ſa courſe, & ramena un brigantin chargé de Turcs, qu'il avoit fait priſonniers. Ils inſtruiſirent Eſplandian amplement de tout ce qu'il vouloit ſavoir. Ce Prince écrivit à l'Empereur tout ce qu'il venoit d'apprendre, & dépêcha Gandalin, avec ordre de porter d'autres lettres de ſa

part à l'Empereur de Rome, à Amadis, au Roi Périon, au Prince Galaor, à D. Bruneau, à Quidragant, Dragonnis & Gasquillan. Il envoya aussi Enil au Roi de Sardaigne. Ces deux fidèles Ecuyers s'acquitterent diligemment de leur commission, & trouverent ces Rois & ces Princes très-favorables aux justes demandes d'Esplandian; ils armerent tous. En attendant qu'Amadis eut assemblé le secours qu'il vouloit envoyer à Esplandian, il voulut récompenser Gandalin des services qu'il avoit rendus, & à lui-même, & à son illustre Fils. Il lui fit épouser la Dame de

Dannemarc, qui cependant étoit beaucoup plus âgée que lui; mais qui par l'amitié qu'Oriane lui portoit, étoit élevée au dessus de sa condition, & comblée de richesses. Ce mariage se fit avec plus de magnificence que le tems & l'occasion ne sembloient le permettre. Gandalin très-reconnaissant, mais peu amoureux, repartit presqu'aussi-tôt pour aller en Gaule trouver le Roi Périon, & à Sobradise chez Galaor, tandis qu'Amadis envoyoit de nombreuses troupes à son Fils, sous le commandement du Roi Arban de Norgalles.

L'armée des Rois ennemis se

fortifioit auſſi de jour en jour, & l'Empereur pendant ce tems s'occupoit à rendre ſa ville imprenable. Il fit fermer le port d'une groſſe chaîne de fer, remplit les magaſins de bled, & diſtribua ſes Troupes avec une préſence d'eſprit merveilleuſe. Frandalo eut à garder la porte du Dragon; on l'apelloit ainſi, parce qu'au tems de la fondation de Conſtantinople, & lorſqu'elle prit le nom de Biſance, on trouva ſous les fondemens de cette porte, un Dragon monſtrueux qui fut enchaîné & nourri ſi longtems, que pluſieurs vieillards du tems de l'Empereur dont nous parlons, ſe ſou-

venoient encore de l'avoir vû.

Norandel eut la porte Aquiline, & Gastilles, neveu de l'Empereur, celle du Puits. L'Armée ennemie vint camper à Abidos, & en prit tous les vivres. Les troupes combinées de l'Empereur se rassemblerent enfin, & couvrirent la terre & la mer. Alors les payens commencerent les hostilités, & ce fut au détroit de Constantinople, que se virent plusieurs beaux faits d'armes, coups d'épées & de glaives tranchans, des héros qui finirent leurs glorieuses destinées dans les flots. Là les Chevaliers de la grande-Bretagne montrerent qu'ils n'étoient pas

aprentifs de telles manœuvres. Les efforts de l'un & de l'autre côté étoient incroyables; le port fut défendu, les ennemis repoussés & chassés. Cependant leur multitude innombrable les rendit maîtres enfin des dehors de la ville à deux portées d'arc. Ce fut alors que la valeur des deux partis parut dans tout son éclat, & qu'on se battit corps à corps sur les murailles. Les Payens voyant la force de la ville par le monde qu'ils perdoient, délibérerent de mettre le feu à l'une des portes; cette entreprise ne réüssit pas par les soins de Norandel. Ils hazarderent encore la même

chose quatre jours après, & ce jour terrible & mémorable par l'assaut général qui fut en même tems donné, pensa être le dernier de cette superbe ville, tant elle souffrit pour se deffendre, & tant elle perdit d'habitans & de soldats. L'Empereur voyant le danger, y courut lui-même, & rassûrant ses troupes épouvantées, qui commençoient à lâcher pié, ramena la victoire qui sembloit déjà l'abandonner; & repoussa les ennemis avec une furieuse perte des leurs; aussi en coûta-t'il la vie à dix Chevaliers de la grande-Bretagne: mais l'ordre fut rétabli dans la ville, & les ennemis

ne penſerent pas à recommencer de ſitôt.

Armato aſſembla un grand conſeil avec les autres Rois, Califes & Soudans ſes alliés. Il fut réſolu qu'ils ſe tiendroient campés en ce lieu pour enfermer la ville, connoiſſant bien qu'il étoit inutile de chercher à la prendre de force: ils s'en départirent donc; ils ſe préſentoient ſeulement quelque fois à l'eſcarmouche, où ſe perdoient de braves gens de part & d'autre; mais plus ſouvent de la leur.

Un mois ſe paſſa ainſi, lorſqu'un jour une belle fille, meſſagére de Rodrigues grand Sou-

dan de Liquie, vint à la porte où commandoit Norandel, demander ſi le Chevalier de la grande Serpente étoit là, pour lui remettre une lettre de la part d'un des principaux & des plus gentils Chevaliers de l'Aſie. Norandel curieux de ſavoir ce qu'on vouloit au Prince Eſplandian, aſſûra la Demoiſelle qu'il étoit celui qu'elle cherchoit. Voyez-la à votre aiſe, dit-elle en la lui préſentant, & faites-y réponſe ſi bon vous ſemble: & lui ayant donné la lettre, elle tourna bride & s'en alla. Norandel ouvrit promptement, & lût ces paroles.

» Rodrigues, Grand Soudan

„ de Liquie, ami des Dieux,
„ ennemi de leurs ennemis, dé-
„ fenſeur de la loi payenne, à
„ toi qui te dis Chevalier de la
„ grande Serpente, ſalut:

„ L'occaſion qui nous a fait
„ armer contre l'Empereur, a
„ été l'eſpérance de venger les
„ outrages qu'en a reçu mon
„ Oncle le Roi Armato. Et
„ comme c'eſt par toi qu'il a été
„ pris & vaincu, quoique nous
„ deſirions la ruine de l'Empe-
„ reur & de tout ſon pays, j'au-
„ rois regret que ce mal arrivât
„ avant que j'éprouvaſſe ma
„ valeur contre la tienne. Choi-
„ ſis donc, ſi tu veux accepter
„ le combat avec moi ſeul-à-

„ ſeul, dix contre dix, ou de
„ cent contre cent, de plus
„ grand nombre ſi bon te ſem-
„ ble. Te jurant par le reſpect
„ dû à nos Dieux, qu'il n'y au-
„ ra ni feinte ni ſurpriſe, &
„ que le combat, tel que tu l'ac-
„ cepteras, ſe paſſera dans les
„ régles convenuës. Fais répon-
„ ſe digne de toi, afin que ta
„ réputation ſe conſerve auſſi
„ belle que la renommée l'a
„ publie. "

Norandel ayant vû cette lettre, crut devoir la communiquer à l'Empereur avant d'y faire réponſe, & la lui porta. Ce Prince fut fort embarraſsé, par ce qu'Eſplandian étoit à garder

la Montagne défenduë.

Seigneur, dit Norandel, il ne faut pas que votre gloire en souffre, ni celle de l'illustre Esplandian: si vous me le permettez, je vais écrire au Soudan que nous acceptons le combat de dix contre dix, au nom du Prince Esplandian, puisqu'il n'est point dans votre armée: je supplie très-humblement Votre Majesté, de ne pas me refuser cette faveur, & de me laisser le choix des neuf Chevaliers qui combattront avec moi. L'Empereur charmé de la noble résolution de Norandel, l'embrassa, & le laissa maître de faire ce qu'il voudroit.

" Les

Le Prince se retira comblé de joie, & se pressa de répondre ainsi au Soudan :

" Les Chevaliers ligués avec „ l'Empereur de Constantino- „ ple, pour la défense du nom „ Chrétien, à toi Rodrigues, „ Soudan de Liquie, salut :

„ Nous acceptons pour le „ Prince Esplandian, qui est „ absent, le combat que tu pro- „ poses de dix contre dix, étant „ fort aises d'éprouver ta va- „ leur ; tu ne la comprometras „ point, puisque nous som- „ mes tous Princes, ou fils de „ Rois. Songes donc à prépa- „ rer tout ce qu'il faut pour ter- „ miner cette affaire, avec la

„ sûreté du camp, & nous nous
„ trouverons le jour nommé à
„ l'endroit qui ſera choiſi.

Un Ecuyer de Norandel partit pour le camp ennemi, avec un Héraut de l'Empereur, & revint le ſoir avec les conditions du combat accordées; le jour choiſi étoit le lendemain. Norandel prit pour ſes compagnons, Garnatte-Duval Craintif, Talanque, Mannely, Ambor, Elian le Délibéré, Bravor fils du géant Balan, Tiron couſin de Briolanie, Yonoſel de Bourgogne, & Liſtoran du Pont d'Argent.

Les neuf Chevaliers choiſis par Norandel, paſſerent la nuit

avec ce Prince dans la plus fameuse Eglise de Constantinople, suivant la coutume de ce tems; & après s'être confessés comme devant mourir, ils resterent en priéres toute la nuit. Au point du jour l'Empereur, l'Impératrice, l'Infante, la Reine Ménoresse & toutes les Dames du Palais, se rendirent à l'Eglise pour armer les Chevaliers. L'Impératrice & l'Infante choisirent ceux auxquels elles vouloient faire cet honneur; le Prince Norandel fit si bien qu'il fut choisi par la Reine Ménoresse, & pendant qu'elle lui attachoit sa cuirasse, il trouva moïen de la prier de lui faire

quelque faveur pour augmenter encore son courage. La belle Reine n'osoit lui accorder sa demande; mais elle rougissoit, & lui laissoit penser que s'il lui déroboit quelqu'ajustement, elle ne s'y oposeroit pas. Norandel voïant tomber son gant, voulut le prendre, mais la Reine ne trouvant pas que ce fût une grace digne d'elle, défit un superbe bracelet de pierreries qu'elle avoit au bras, & qui étoit d'un travail merveilleux. Il est juste, dit-elle en le lui présentant, que je vous donne ce bracelet pour ravoir mon gant; gardez-le, mon cher Prince, ajouta-elle plus bas; je vous l'avois réservé,

& j'espere qu'il vous portera autant de bonheur que j'ai de plaisir à vous le donner : Norandel se mit à ses genoux pour le recevoir, & la Reine le lui attacha au bras.

La cérémonie des Chevaliers armés étant finie, & l'Empereur les ayant tous embrassés, ils sortirent de l'Eglise, monterent à cheval, & partirent pour le combat. Le Soudan les attendoit déjà avec pareil nombre de Chevaliers; il s'avança près de Norandel qui marchoit à la tête des siens. Chevalier, lui dit Rodrigues, où sont les juges du camp que l'Empereur doit envoïer? Sei-

gneur, répondit Norandel, nous ne voulons d'autres juges que vous-même, ſachant que vous êtes juſte & fidèle, & nous n'avons amené perſonne pour nous juger. J'admire cette vertu, dit le Soudan, & je jure par nos Dieux, qu'il ne vous ſera fait aucun tort: je choiſirois plutôt de mourir.

Alors le combat commença: dire les hauts faits qui ſe paſſerent, l'adreſſe, la valeur, la prudence & la force qui ſe rencontrerent en cette occaſion célébre, ce ſeroit choſe inutile. Il ſuffit de ſavoir que les Chevaliers du Soudan furent tous renverſés, & lui-même auroit ſenti la

force du bras de Norandel, s'il ne se fût confessé vaincu, & s'il n'eut imploré la clémence des Chevaliers Chrétiens pour les siens, ce qu'ils accorderent volontiers. Norandel couvert de gloire rentra dans Constantinople au milieu des acclamations & des cris de joie du peuple, qui lui voïoit ramener sa troupe sans avoir perdu un seul homme: l'Empereur vint recevoir ces braves guerriers à la porte de son palais, & leur rendit tous les honneurs qu'ils méritoient.

Le bruit de cette guerre contre l'Empereur de Constantinople, fut porté si loin, qu'une

Reine des bords du Boriſtene arriva avec une armée de femmes amazones comme elle, pour ſecourir le Roi Armato. Sa troupe étoit vaillante & bien armée; mais elle penſa porter un notable préjudice à ceux qu'elle venoit ſecourir: car aïant amené avec elle cinquante griffons, dont une de ſes femmes avoit ſoin, elle les lâcha dans la ville de Conſtantinople, où ils firent à la verité beaucoup de dommage, enlevant les hommes, les femmes & les enfans, & les laiſſant retomber du haut des airs ſur des pierres ou ſur des rochers où ils s'écraſoient: mais les griffons enle-

vant indifféramment les ſujets de l'Empereur & ceux du Roi Armato, ce dernier perdit plus de mille braves Chevaliers ou ſoldats de ſon armée, ce qui le fit réſoudre à prier la Reine de faire reſſerer les griffons, & de ne le ſervir qu'avec des armes ordinaires.

Cependant Amadis arriva lui-même à l'armée de l'Empereur de Conſtantinople, avec le Roi Périon ſon pere; le Roi Cildadan; Liſuart, dont l'ancienne ardeur s'étoit rallumée à ce grand bruit d'armes; le Prince Brian de Monchaſte, & les troupes Eſpagnoles. Ce puiſſant renfort fit craindre à Ar-

mato que le siége de Constantinople ne fût pas si aisé qu'on avoit voulu lui laisser croire, sort ordinaire des Rois, qui ne pouvant tout voir par eux-mêmes, sont souvent trompés par leurs Ministres.

Amadis aprenant qu'Esplandian n'étoit point dans l'armée de l'Empereur, & qu'il étoit demeuré au secours de la Montagne defenduë avec le Roi des Daces, chargea Gandalin de l'aller chercher; afin qu'il se trouvât à la bataille qui devoit se donner. Esplandian aprenant ces nouvelles par le fidèle Gandalin, qui étoit arrivé en peu jours à la Montagne, ne déli-

béra pas un moment, & laiſſant une garniſon nombreuſe dans ce païs, il vint avec le Roi des Daces & Gandalin ſur le bord de la mer où il avoit laiſsé la grande Serpente. Il y monta avec ſes deux amis; mais ce vaiſſeau miraculeux, qui prenoit ordinairement la route qu'on vouloit tenir, ne s'ébranla pas. Eſplandian jugea que l'empriſonnement d'Urgande faiſoit ſans doute ceſſer le pouvoir de la grande Serpente, d'autant mieux qu'il avoit apris que l'iſle inconnuë où demeuroit la Fée, avoit été découverte depuis ſa priſon, & vûë de tout le monde. Ainſi ſans raiſonner davan-

tage, il ſortit de ce vaiſſeau magique, & montant ſur celui qui avoit amené Gandalin, il partit, & arriva à Conſtantinople au bout de dix jours d'une aſſez heureuſe navigation.

Le Soudan de Liquie aïant apris ſon arrivée par le mouvement qui ſe fit dans l'armée de l'Empereur, & honteux d'avoir été vaincu par Norandel, propoſa à la Reine amazone d'envoyer un défi pour elle & pour lui au Roy Amadis & à Eſplandian. La Reine accepta cette propoſition avec joie, & choiſit une de ſes femmes pour porter le cartel. La Dame amazone aïant trouvé les deux Prin-

ces enſemble dans la tente d'Amadis, fut ſi éblouie de la beauté & des graces d'Eſplandian, qu'elle ne fit que le regarder. Amadis aïant montré le billet du Soudan à ſon fils, & tous deux ayant accepté la propoſition du combat, il congédia la Dame, qui, en rapportant la réponſe au Soudan & à ſa Maîtreſſe, ne ceſſa de parler des graces dont brilloit Eſplandian. Calafie (c'eſt le nom de la Reine,) ne pouvant croire les merveilles que ſa confidente diſoit d'Eſplandian, réſolut d'en aller juger par elle-même avant le combat: elle en demanda la permiſſion au Roi Armato, dégui-

ſant ſous un autre pretexte le véritable motif de ſa curioſité. Armato l'en aïant laiſsé maîtreſſe, elle n'eut pas reçu ſon conſentement, qu'elle ſe trouva très-embarraſsée de ſavoir comment elle paraitroit aux yeux du Prince qu'elle vouloit voir. Son habit de combat ne lui parut pas aſſez avantageux, elle réſolut de s'habiller en femme, & donna une peine extrême aux ſiennes, pour trouver la façon qui lui ſioit le mieux; ſans deſſein bien formé de plaire à Eſplandian, elle vouloit ſe montrer à lui dans tout l'apareil de ſa beauté; choiſiſſant donc les plus riches habits, & prodiguant les

perles & les pierreries pour elle & pour ses femmes, elle monta à cheval, & arriva leste & brillante au camp de l'Empereur.

Amadis sachant sa venuë, l'attendoit dans sa tente avec ce qu'il y avoit de mieux fait dans l'armée; dès qu'elle parut, Quidragant alla au devant, & lui aida à descendre de cheval; il la fit entrer dans la tente d'Amadis, qui la reçut avec un profond respect: mais quand ce Prince lui eut présenté Esplandian, elle ne vit plus que lui; & par un effet ordinaire de l'amour, qui fait toujours craindre d'en donner moins qu'on n'en reçoit, cette belle Reine

timide & interdite, répondit à peine aux honneurs qu'Amadis s'efforçoit de lui faire rendre.

Peu après cependant elle revint à elle-même, & se reprochant un peu de se laisser surprendre à une passion qui peut-être ne pouvoit avoir de suite, elle se rassûra, & relevant les yeux sur Esplandian: je n'avois pas pensé, dit-elle à ce Prince, que je dusse trouver en vous l'éclat de la beauté réünie avec tant de graces, de majesté & de politesse; mes yeux me forcent à le croire, & je vivrois par delà ce que les hommes peuvent vivre, sans esperer jamais voir tant de merveilles ensemble

ſemble dans une ſeule perſonne. Ce qu'on dit de votre courage, ne peut manquer d'être vrai, & nous l'expérimenterons inceſſamment dans le combat que vous & le Roi votre pere avez accepté; je veux donc vous dire, que ſi l'honneur nous en demeure, & que vous en ſortiez avec la vie, vous aprendrez de moi des choſes qui me ſont d'une grande importance, & que je veux vous déclarer avant de retourner dans mon roïaume. Alors elle ſe leva, & s'adreſſant aux Rois & Princes aſſemblés: j'ai ſatisfait ma curioſité, Seigneurs, dit-elle, ainſi je ne demeurerai pas plus longtems

avec vous; il ſeroit à craindre, que penſant gagner ce que je cherchois, je ne me miſſe en danger de me perdre moi-même. Avant donc le ſoleil couché, j'eſpere me faire voir au champ choiſi pour le combat, & peut-être celui qui n'a encore été vaincu par aucun mortel, le ſera par une femme. Puis ſaluant les Princes, & ſans écouter ce qu'ils lui répondirent de flatteur, elle monta à cheval, & partit avec ſes femmes ſans dire un ſeul mot. Amadis & Eſplandian allerent s'armer tout de ſuite, & comme les deux armées étoient en préſence, ils ſe détournerent pour aller à l'endroit

où le Soudan de Liquie leur avoit donné rendez-vous. Ils l'y trouverent déjà arrivé, se saluerent réciproquement, & s'étant parlés un moment pour assûrer les conditions du combat, la Reine des amazones parut : s'étant rangée du côté du Soudan, Amadis & Esplandian s'éloignerent ensemble pour prendre du champ ; & ces quatre vaillantes & illustres personnes coururent les unes contre les autres ; Amadis contre la Reine, & le Soudan contre Esplandian. Du premier coup le Soudan donna si adroitement de sa lance dans l'écu du jeune Prince, qu'elle passa outre, &

l'auroit bleſsé à mort, ſi ouvrant le bras, il n'eut eſquivé le fer, & laiſsé paſſer la lance ſous l'aiſſelle.

Eſplandian fut plus heureux, car pour rendre le change au Soudan, il le pouſſa de telle roideur, que lui faiſant quitter les étriers, il tomba par terre roulant deux ou trois fois; ſon caſque ſe détacha & lui laiſſa la tête découverte. Amadis ménageoit davantage ſon illuſtre ennemie, ſe contentant de parer ſes coups, ſans vouloir l'attaquer; cette belle Reine s'en appercut, & donnant du tronçon de ſa lance dans le chanfrein du cheval d'Amadis, cet ani-

mal très-blessé s'abbatit, & pensa renverser son maître; mais il se dégagea promptement & combatit alors à pied la Reine: la même force qu'elle avoit emploïée contre le cheval d'Amadis, avoit aussi fait cabrer le sien qui l'avoit jettée par terre.

Esplandian avoit donné le tems au Soudan de se relever, & ne voulant point profiter de son malheur, il combatoit aussi à l'épée, & poussoit vigoureusement Rodrigues vers les murailles de la ville, lorsque levant les yeux, il vit la belle Léonorine sur la plate-forme d'une des tours; il en demeura si interdit, que l'on crut qu'il étoit

blessé, & le peuple crioit que le Soudan l'avoit vaincu. Ces cris le ranimerent, & rapellant ses esprits, bientôt ces voix lugubres se changerent en acclamations, par les coups terribles dont il accabloit Rodrigues, qui n'avoit plus la force de lui résister.

Amadis de son côté ne se servit point de son épée contre la Reine amazone, qui mettoit sa force & son adresse à le vaincre, sans en pouvoir venir à bout; elle cherchoit le défaut de ses armes pour le percer: Amadis l'évitoit, mais il ne put empêcher que le gros bout de sa lance ne donnât avec force

ſur la crête de l'armet de l'amazone, & ne lui fit étinceller les yeux. Dans ſa colére, elle demanda à Amadis, ſi c'étoit ainſi qu'un auſſi noble Chevalier en uſoit avec les Dames; & ſans attendre ſa réponſe, elle ſe jetta ſur lui, & coupa ſon écu en deux. Amadis alors lui arracha le ſien, & de la force qu'il y mit, il lui fit plier le genouil juſqu'à terre; alors la ſaiſiſſant & la ſerrant dans ſes bras, avoüés à préſent, grande Reine, lui dit-il, que vous êtes ma priſonniére. O ciel! répondit la Reine en levant les yeux en haut, il faut bien que je l'avoüe. Eſplandian ſe raprocha en même tems avec

le Soudan de Liquie, qui venoit aussi de se confesser vaincu; & Amadis & son Fils rentrerent dans le camp avec ces deux illustres prisonniers. Ils les firent traiter magnifiquement, & les envoïerent à Constantinople dans le palais de l'Empereur, mais sous sûre garde, parce qu'ils venoient d'apprendre que le lendemain les deux armées devoient se livrer bataille.

Toute la nuit Frandalo prépara des feux artificiels pour brûler les vaisseaux des ennemis; une heure avant le jour, l'armée d'Armato se mit en marche, croïant trouver celle de l'Em-

pereur encore endormie; mais ils la trouverent déjà rangée en bataille. Auſſi-tôt les traits commencerent à obſcurcir le jour qui ne faiſoit que d'éclorre; enſuite les deux armées ſe mêlerent avec un tel acharnement, qu'on n'a jamais rien vû de pareil au courage, à la valeur & à l'audace des combatans de part & d'autre. Cependant Alphorax approchoit ſes vaiſſeaux de ceux de l'Empereur, que commandoient le Roi Cildadan & Quidragant: Frandalo avoit une eſcadre ſéparée. Les miracles de valeur ſur la mer, ne furent pas moindres que les exploits qui ſe firent ſur terre dans cette célébre journée.

Les troupes étant toutes mêlées, Esplandian s'avança dans un gros de cavalerie ennemie, suivi de neuf ou dix Princes, qui ne voulurent point l'abandonner, sûrs que la victoire suivoit par tout ce jeune héros. Effectivement le carnage fut terrible en cet endroit: mais Esplandian enfoncé dans cet escadron, acheta cher sa victoire, il fut blessé en plusieurs endroits, son cheval tué sous lui, & en grand danger d'être pris. Il ne combatoit plus qu'à pied au milieu d'un monde d'ennemis qui l'avoient séparé de ses braves amis. Amadis arriva comme ce Prince alloit céder au

nombre; sa présence changea le sort de la bataille: il fit donner un cheval à son Fils, & ce Prince tout percé de coups qu'il étoit, se rejetta dans la mêlée, acheva de vaincre, & mit ces troupes en fuite. Le Roi des Daces, Talanque, Mannely, Ambor & Norandel ne s'en tirerent pas moins glorieusement. Malgré tant de courage & tant de valeur, la victoire auroit encore balancé, sans l'arrivée de l'Empereur de Rome, qui acheva de la déterminer. La nuit survint, ce qui fit qu'on ne pouvoit juger encore de tout le succès de cette journée. On savoit confusément

que le Roi Armato avoit fui ; que trente Rois ſes alliés avoient été tués : & que ce malheureux Prince ayant envoyé ſavoir des nouvelles d'Alphorax, avoit appris qu'il étoit tué, & tous ſes vaiſſeaux pris, brûlés ou perdus. Mais la joie des vainqueurs fut modérée par la mort des Rois Liſuart & Périon, dont les corps furent trouvés ſur le champ de bataille. Le lendemain au point du jour, l'Empereur fit tranſporter les bleſſés à la ville, avec tout le ſoin & toute la diligence poſſibles : il ordonna un deuil général, & fit faire des obſéques magnifiques aux deux illuſtres Rois.

Deux piramides du plus beau marbre furent mises sur leurs tombeaux, au milieu du champ de bataille; près deux furent inhumés Balan, Hélian, Polimnir, Enil & le vertueux Grumédan. Amadis & Esplandian se retirerent au palais de l'Empereur, & ne permirent point qu'on les vint complimenter de quelques jours.

L'Empereur de Rome, qui avoit eu tant de part à cette glorieuse journée, reçut tous les honneurs & tous les éloges dûs à sa dignité & à sa valeur, & retourna dans ses Etats, où sa présence étoit nécessaire.

Pendant ce tems là, la Reine

l'Empereur. Esplandian passant tout d'un coup du comble de la douleur à l'excès de la joie, n'attendit pas l'ordre du Roi son pere, il étoit déja aux genoux de l'Empereur, & arrosoit ses mains de ces larmes délicieuses que l'amour fait répandre au milieu du contentement le plus parfait. L'Empereur le relevant l'embrassa, & l'envoya chez l'Infante, lui apprendre cette grande nouvelle. Ensuite il convint avec Amadis, que ce seroit ce jour même qu'il assembleroit son conseil pour déclarer ses intentions, & que le mariage se feroit le lendemain, afin de ne pas priver plus long-
tems

tems les Gaules du plaisir de voir leur Roi.

Ce projet fut éxécuté sur l'heure : l'Empereur manda les Chefs de l'armée, les députés des différens ordres de l'empire, les Rois & les Princes qui étoient à sa Cour ; & l'assemblée se tint dans une grande salle de son palais, où il avoit fait dresser le trône impérial. Il entra suivi de l'Impératrice, de l'Infante, d'Amadis & d'Esplandian : il étoit revêtu des habits impériaux, la couronne sur la tête, & s'étant assis avec l'Impératrice & Léonorine, après un moment de silence, il expliqua ses volontés, & les desir qu'il avoit de cou-

ronner ſur le champ Eſplandian & Léonorine, que pour lui il avoit deſſein de ſe retirer avec l'Impératrice dans un Monaſtére qu'il avoit fondé; que donnant à l'Empire Eſplandian pour maître, on pouvoit connaitre combien il avoit à cœur de récompenſer la tendreſſe & le zéle que ſes peuples lui avoient toujours marqués. A ces paroles il s'éleva des voix confuſes de douleur, & cependant tous applaudirent au choix de l'Empereur. Avant de poſer ſa couronne ſur la tête d'Eſplandian, il fit approcher Amadis de ſon trône: Seigneur, lui dit-il, vous m'avez dit que

le nom d'Eſplandian étoit écrit ſur ſa poitrine avec des caractéres inconnus, ainſi que celui de la femme qu'il doit épouſer, qu'elle-même doit les lire, que c'eſt une marque certaine qu'ils ſont deſtinés l'un à l'autre: avant donc d'achever cette cérémonie, faites déshabiller votre Fils, & que ma Fille voye elle-même ſi le Ciel eſt d'accord avec nos intentions.

Amadis fit deſcendre Eſplandian des dégrés du trône ſur lequel il étoit aſſis, & à l'aide du Roi des Daces & de Talanque, il le déshabilla, & lui ôta juſqu'à ſa chemiſe.

Le Prince exposé tout nud

au milieu de cette auguſte aſ-ſemblée, étoit aſſez embarraſſé; il le fut encore bien davantage, quand l'Impératrice prenant la jeune Léonorine par la main, la mena vers Eſplandian, & lui ordonna de lire ce qui étoit écrit ſur ſa poitrine, s'il lui étoit poſſible. Léonorine toute oc-cupée de la crainte de ne pou-voir expliquer *les caractéres* gravés ſur *l'eſtomac* de ſon amant, s'approcha ſans réflé-xion, & fixa les yeux ſur ces lettres, mélées de blanc & de rouge; après les avoir longtems conſidéré; Seigneur, dit-elle, en ſe tournant vers l'Empereur, il me ſouvient qu'un jour étant

avec Urgande dans mon apartement, cette belle Fée me montra un livre de Mélie, où étoient écrits ſemblables caractéres; elle me les expliqua, & je vous dirai ce qu'ils ſignifient, auſſi-tôt que j'aurai ce livre. Et l'avez-vous? ma Fille, dit l'Empereur, oui Seigneur, dit la Princeſſe, & s'il vous plaît je l'enverrai chercher. L'Empereur ordonna qu'on y allât promptement, & pendant ce tems la Princeſſe ſe raprocha de l'Impératrice ſa mere, n'oſant regarder le Prince, qui lui-même étoit fort mal à ſon aiſe dans une telle ſituation, vis-à-vis de l'Impératrice, de ſa belle

Maîtresse, & d'une cour si nombreuse. Le livre apporté, on le donna à l'Infante qui l'ouvrit, & trouva bientôt ces paroles:

Le bienheureux Chevalier qui conquêtera l'épée & le grand trésor enchanté par moi, aportera du sein de sa Mere son nom empreint en caractéres blancs, & celui de sa future épouse en sept caractéres rouges, que nul qu'elle, pour savant qu'il soit, ne pourra lire avant; ces sept caractéres veulent dire LEONORINE. FILLE. DU. GRAND. EMPEREUR. DE. GRECE.

A ces paroles toute l'assem-

blée jetta des cris de joie, & l'on cria : vive notre magnanime Empereur, & son illustre gendre Esplandian. L'Empereur descendit de son trône, couvrit lui-même Esplandian des habits impériaux, & lui posa la couronne sur la tête. Un cri général d'applaudissement suivit cette grande action de l'Empereur, qui fit monter sa Fille & Esplandian à sa place, & l'Archevêque de Thrace étant mandé, on fit les fiançailles ; le mariage se célébra le lendemain avec peu de cérémonie, & point de fêtes, à cause du deuil des Rois Périon & Lisuart. La Reine amazone prisonniére d'A-

madis, & Rodrigues Soudan de Liquie qui l'étoit d'Esplandian, reçurent la liberté ce jour là des mains de leurs vainqueurs, à condition qu'ils païeroient un tribut à l'Empereur de Gréce. La Reine en quittant l'apartement qui lui avoit servi de prison, fut conduite chez la jeune Impératrice, avec sa sœur la Princesse *Liotte*, où l'ancien Empereur, l'Impératrice son épouse, Esplandian & toute la cour étoient assemblés. Quand elle eut salué toute cette auguste compagnie, elle s'adressa à l'encien Empereur: Seigneur, lui dit-elle, personne n'ignore que je suis une grande & puis-

ſainte Reine par ma naiſſance & par l'abondance de mes richeſſes; j'étois venuë en ces lieux croïant faire beaucoup d'eſclaves, & remporter une grande gloire; la fortune qui ſe jouë des projets humains, m'a au contraire rendu captive, couvert de confuſion. Ce n'eſt pas cependant des fers d'Amadis que je me plains, il a vaincu loyalement, & c'eſt par la ſupériorité de ſes forces, qui a ſurpaſſé les miennes: mais c'eſt du fatal amour de qui je dois me plaindre: c'eſt ce Dieu cruel, qui me faiſant voir le jeune Empereur, m'a mis dans ſes liens, & m'a enchaînée par l'eſpéran-

ce. Oui, je ne feins point d'avoüer que j'ai pensé que jeune & puiſſante autant que je ſuis, Eſplandian m'aimeroit, & que ſi je quittois nos loix, ma religion & nos barbares coutumes, il céderoit au pouvoir de mes yeux, & qu'il voudroit bien accepter ma main & ma couronne. Mais ſitôt que je vis l'extrême beauté de la Princeſſe Léonorine, je ſentis que rien ne pourroit rompre des chaînes ſi puiſſantes. Ainſi je me rends juſtice, & je la lui fais, en avoüant qu'elle ſeule méritoit de poſséder le cœur de ſon époux. Seigneur, dit-elle en ſe tournant vers Eſplandian,

c'eſt de vous que je veux du moins tenir le bonheur de ma vie, je vous prie de me choiſir un époux digne de moi, & qui puiſſe mériter tout l'amour dont mon cœur eſt capable. Je veux oublier tout celui que vous m'avez donné, & le tranſporter tout entier à celui que je recevrai de votre main.

Eſplandian répondit galamment & avec enjoüement à la belle Calaſie, & prenant le Prince Talanque par la main: voici, Madame, continua-t'il, un jeune Prince qui mérite mieux que moi l'honneur que vous m'auriez offert. Son cœur eſt libre, & vous êtes digne de

le remplir tout entier : ſouffrèz auſſi que je vous demande la belle Liotte pour Mannely, & que nous aïons le bonheur de voir célébrer ces auguſtes himénées avant votre départ.

La Reine regarda Talanque, & le trouvant beau & bien fait, elle lui donna ſa main avec beaucoup de graces. Le Prince la reçut avec un tranſport de joie qui ne déplût pas à la belle amazone, & appellant ſa ſœur, elle lui ordonna de recevoir le jeune Mannely pour ſon Epoux. Elle accepta l'offre d'Eſplandian de ne partir de Conſtantinople qu'après ſon mariage ; on choiſit le jour ſuivant pour les

baptêmes & les mariages, afin que la pompe en fut mieux ordonnée.

L'Archevêque de Thrace les attendoit dans l'Eglise; l'Empereur, Esplandian & Léonorine conduisirent la Reine: l'ancien Empereur & l'Impératrice, la Princesse Liotte; elles furent baptisées & mariées sur le champ à leurs vertueux amans. Quelques jours après, la Reine qui avoit juré d'abolir ses coutumes en faveur de son Mari, partit avec lui, sa sœur & Mannely, pour les rives du Boristene, tous comblés des amitiés & des présens d'Esplandian & de Léonorine.

Quelque tems après ce départ, Esplandian qui ne perdoit point de vûë la délivrance d'Urgande, & qui combloit de caresses le Soudan de Liquie, sans cependant lui permettre de retourner dans ses états, afin que sa liberté put servir à lui faire rendre la belle Fée; fit demander à l'Empereur un entretien pour concerter avec le Roi de Gaule qui partoit incessamment, les moïens qu'on emploïeroit pour faire réüssir cette grande affaire. L'Empereur fit sur le champ entrer le Prince dans son cabinet avec Amadis, & après avoir cherché divers moïens, Esplandian proposa de

faire partir Carmelle pour la ville de Thiſiphante, où elle propoſeroit au Roi Armato l'échange de la belle Fée contre le Soudan. Cet avis aïant paru le meilleur, les deux Princes s'y rendirent, & Carmelle partit le lendemain avec les pouvoirs néceſſaires, accompagnée de trois Dames, & de quatre écuïers.

La négotiation réüſſit, parce que le Roi Armato, par la perte de ſon fils Alphorax, ſe ſentoit trop foible pour recommencer la guerre dans ce moment. Ainſi ſur la parole de Carmelle, Mélie détruiſit ſes enchantemens, & Urgan-

de fut tenduë, à condition que le Soudan reviendroit auſſi-tôt qu'elle ſeroit de retour. Carmelle le jura au nom d'Eſplandian, & Urgande étant montée dans le vaiſſeau de Carmelle, voulut prendre le chemin de la Montagne défenduë, afin d'arriver à Conſtantinople dans la grande Serpente qui étoit reſtée au pied de la Montagne: cela fut éxécuté ſelon ſa volonté.

Sitôt que l'Empereur ſût que la grande Serpente paroiſſoit, il deſcendit ſur le port, accompagné du jeune Empereur Eſplandian, d'Amadis & des Princeſſes. Urgande aprocha; mais

au

au lieu d'entrer dans le Palais, elle pria les Princes de rester au bord de la mer jusqu'après le Soleil couché, pour voir accomplir une prédiction des plus mémorables.

Les Princes & les Princesses ne s'oposerent point à cet ordre, & s'assirent auprès d'Urgande. Elle leur raconta tout ce qu'elle avoit souffert, en se voyant enlevée par les enchantemens de Mélie, la cruauté de cette magicienne, & s'étendit obligeamment sur la reconnoissance qu'elle devoit aux Empereurs & à Amadis, pour avoir pensé constamment à la délivrer. Elle parloit encore lorsque le Soleil jettant son dernier rayon, on vit la grande

Serpente ouvrir ſes aîles monſtrueuſes, & bondir ſur la mer en faiſant d'horribles cris. La mer cependant étoit calme; elle écumoit ſeulement autour du vaiſſeau, qui s'agittant avec fureur, donnoit de la terreur aux plus hadis. La tête de la Serpente ouvroit une gueule terrible; des feux & de la fumée ſortoient des yeux & des nazeaux; les cris redoublerent, & ce bruit ayant duré une demi heure, tout-à-coup la Serpente précipitant ſa tête dans la mer, le vaiſſeau s'abîma. Cet événement terrible finiſſoit à peine, qu'on vit arriver de loin un grand rocher pouſſé par les ondes, qui s'aprocha du rivage à la portée d'un

arc. Au plus haut de ce rocher, on apercevoit une femme nuë & échevelée, que cent mille Serpens environnoient : elle pleuroit amérement, & ne pouvant, malgré tous ses efforts, se défendre, ni se garantir des serpens qui s'élançoient sur elle, Esplandian & les jeunes Chevaliers de sa suite, voulurent prendre des barques pour aller la secourir, tant son état leur inspiroit de compassion. Mais Urgande le leur défendit, en leur aprenant que c'étoit ce que la Dame Enchanteresse avoit prédit, selon l'ordre du destin. Esplandian cessa donc de vouloir courir à son secours, & vit, ainsi que toute la cour, le rocher

tomber au fond de la mer, avec la Dame qui jettoit des cris perçans. Bientôt elle reparut sur les vagues, poursuivie par un monstre marin, qui sembloit vouloir l'engloutir; elle aprocha du rivage, & envisageant Esplandian, secourés-moi, Seigneur, dit cette Dame affligée, nul autre que vous ne le peut. Esplandian, ému par cette priére, tira sa redoutable épée, & s'avançant vers le monstre, il voulut le fraper, mais la Dame habile, l'arracha de sa main, se replongea dans la mer avec le monstre, & ils disparurent.

On ne pût s'empêcher de rire de l'étonnement du jeune Empereur. Urgande leur aprit

que cette prédiction se devoit accomplir après le mariage de l'Infante Léonorine ; & dit à Esplandian que cette épée ne lui avoit été confiée que pour un tems, comme il l'avoit lû lui-même dans l'inscription que le lion tenoit dans ses griffes. Urgande s'étant tuë, Esplandian lui présenta la main, & ils entrerent dans le palais de l'Empereur : le premier soin des Princes, fut de faire embarquer le Soudan de Liquie, comblé de présens, & de le renvoyer chez le Roi Armato.

Norandel cependant obtint de la belle Reine Ménoresse, l'aveu flatteur qu'il attendoit si constamment. La jeune Impé-

ratrice s'étant aperçuë de l'amour du Prince, détermina la Reine à lui donner la main : les nôces se célébrerent avec une grande magnificence. Norandel reçut de l'Empereur les païs qu'il lui avoit aidé à conquérir ; & par reconnoissance, ce Prince continua la guerre avec Armato, prit la ville de Thisiphante, & la belle *Héliaxa* qu'il envoïa à Constantinople. Esplandian la reçut avec beaucoup de magnificence, & la renvoïa à son pere Amphion, Roi des Medes.

Le jeune Roi des Daces, qui étoit parti de Constantinople, écrivit quelque tems après à Esplandian, pour lui faire part de son mariage avec Hélitria Rei-

ne de l'isle de Cythere. Cette nouvelle remplit de joie toute la cour; mais elle ne fut pas de longue durée, car Urgande voulut partir pour son isle, qui, depuis sa captivité, avoit été connuë. Comme elle en vouloit redoubler les enchantemens, elle se pressa d'y retourner pour mettre en œuvre tout ce qu'elle avoit apris dans les livres de Mélie. Elle fut cependant témoin des fêtes qu'on donna dans toute la Grece & à Constantinople, à l'occasion de la naissance du fils d'Esplandian, qui fut nommé Lisuart de Grece. Amadis partit aussi dans ce moment pour aller en Gaule, où il étoit attendu avec la plus vive impatience.

Quelques années se passerent sans trouble & sans événemens dignes de remarque; au bout desquelles, le jeune Lisuart aïant déjà huit ans, Urgande manda à l'Empereur Esplandian, à Amadis, Galaor, Florestan, Agrayes, Grassandor, & aux Reines leurs épouses, de se trouver dans l'isle-Ferme à jour nommé. *Ces Princes* respectant de tels ordres, ne balancerent pas à les suivre, & arriverent les uns plutôt, les autres plus tard, selon le plus ou le moins de trajet qu'ils avoient à faire.

Tous ces illustres guerriers, & ces grandes Princesses étant assemblés, Urgande qui s'étoit renduë avant eux dans l'isle,

avec deux jeunes fées nommées Juliande & Solixé, les fit entrer dans la Chambre défenduë, & asseoir selon leur rang, dans des fauteuils très-commodes. Alors se levant du sien, elle s'attendrit si fort, que ses larmes prévinrent ses discours, & étonnerent beaucoup les Rois & les Reines.

Quand elle eut essuyé ses pleurs: je vous ai rassemblés ici, leur dit-elle, pour la chose du monde qui vous intéresse le plus. Ma science m'a révélé que bientôt vous cesseriez d'être, & que tant de vertus & tant de gloire seroient ensevêlis pour jamais dans les ombres du tombeau. J'en ai eu l'ame pénétrée de la plus vive douleur. La re-

connoiſſance que je dois à Amadis & à Eſplandian, & la ſincére amitié que je vous porte à tous, m'ont éxcité à chercher dans les ſecrets de mon art, les moyens de vous conſerver contre les loix de la nature, celles du tems deſtructeur, & malgré ce fatal aſcendant qui vous domine. Vous renaîtrés: oui, *vous renaîtrés*, plus floriſſans que jamais, avec toutes les graces de la jeuneſſe, avec la même beauté que vous eûtes autrefois, & qui dans quelques-uns de vous ſe reſſent déjà de l'injure des ans. Je vais, par des charmes puiſſans, vous endormir pour un grand nombre d'années, & juſqu'à ce qu'un de

vos descendans vienne vous éveiller.

A cette harangue imprévuë, l'aproche de la mort, bien que ces héros l'eussent vû plusieurs fois fort prochaine, ne laissa pas de les surprendre, & jetta dans leurs ames une sombre tristesse. Cependant Amadis, dont le courage ne s'ébranloit pas aisément, prit la parole :

Madame, dit-il à Urgande, il est si juste de payer comme mortels, le tribut que la nature exige de nous, que nous ne devons pas être surpris d'aprendre que nous mourrons ; mais ce moment prévû de notre destruction, porte avec soi une tristesse dont le plus ferme cou-

rage à peine à ſe défendre : ordonnez de notre ſort, nous faiſons tous gloire de vous obéïr, & s'il falloit ſeul mourir pour conſerver Oriane, mon fils, la jeune Impératrice, mes freres, en un mot tous ceux qui ſont ici, je le choiſirois plutôt que de m'abandonner à ce ſommeil oiſif, qui répugne à l'activité de ma vie.

Perſonne ne répondit que par des larmes à ces paroles nobles & généreuſes. Il n'eſt pas à mon choix, répondit Urgande, de vous ſacrifier pour le ſalut de tous, & quand je le pourrois, je ne l'accepterois pas ; mais que chacun de vous tire ſon épée, & la tienne nuë à ſa main.

Cet ordre éxécuté, les deux compagnes d'Urgande aporterent deux baſſins d'or, remplis d'une eau fort odoriférante. Urgande en jetta ſur toute cette illuſtre aſſemblée, ce qui produiſit, au grand étonnement de chacun, le changement le plus admirable. Amadis & Oriane, ceux & celles que l'âge commençoit de flétrir, redevinrent auſſi jeunes & auſſi beaux qu'ils avoient été dans leurs plus belles années. Alors Urgande apella maître Héliſabel, & le fit aſſeoir dans la chambre qui précédoit celle où elle étoit; puis prenant Gandalin & la Dame de Dannemarc par la main, elle les conduiſit

par l'arc des loyaux Amans auprès des ſtatuës d'Apollidon & de Grimaneſe. Mes amis, leur dit-elle, votre fidélité envers vos maîtres mérite récompenſe; aſſeyés-vous ici, & gardés-vous d'en ſortir, quelque choſe que vous voyés ou entendiés. Il y va de votre vie; ainſi éxécutés mes ordres.

Cela fait, elle rentra où étoient les Rois & les Reines, tenant Carmelle par la main: ma fille, dit-elle, votre générosité, la tendre & pure amitié que vous avez pour l'Empereur, ont ſi fort élevé votre cœur, qu'il faut oublier ſi votre naiſſance met encore de la diſtance entre vous & ſon auguſte perſonne; aſſeyés-

vous donc à ſes piés, & ne vous en relevés pas. Elle pria les Princes de ne point ſortir de leurs places qu'elle ne fut rentrée ; ſortit, & montant ſur une des tours du Palais, elle ôta ce qui lui couvroit la tête, & demeura toute échevelée: puis liſant dans un des livres de Mélie, & ſe tournant des quatre côtés des vents principaux, elle fit des conjurations ſi fortes, qu'il ſembloit que le feu lui ſortoit des yeux. A l'inſtant il ſe fit un tel tremblement de terre, avec un ſi horrible bruit, qu'on eut cru que les élémens alloient ſe confondre.

Cette tempête aïant duré

trois quarts d'heure, l'Empereur, Léonorine, Amadis, Oriane, & tous ceux qui étoient avec eux, tomberent dans un ſommeil qui reſſembloit à la mort. Urgande étant deſcenduë, & aïant vû cet effet de ſon enchantement, environna l'iſle d'une nuée obſcure, qui en déroba la vûë à tous les mortels, *jusqu'au jour* où Liſuàrt de Grece, qui étoit reſté à Conſtantinople avec l'ancien Empereur, donna fin à ce puiſſant charme par l'épée qu'il conquit, comme on le verra.

Fin de la II. & derniére Partie.





